ANDRÉ CAROFF

Mme ATOMOS CROQUE le MARMOT

ANGOISSE

Éditions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

Mme ATOMOS CROQUE le MARMOT

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

Mme ATOMOS
CROQUE LE MARMOT

COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint – Marcel – PARIS – XIIIe

© 1967 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

Smith Beffort arracha la page de l'éphéméride, réalisa avec étonnement que le mois de novembre était déjà entamé depuis dix-sept jours, et son visage se figea.

En août, M^me^ Atomos s'était littéralement désintégrée dans le commissariat central de Canby où elle était prisonnière. Cela avait été fulgurant, imprévisible, et parfaitement invraisemblable. Néanmoins, la diabolique femme avait bel et bien disparu de la pièce où quatre hommes veillaient sur elle. Auparavant, M^me^ Atomos s'était offert le luxe de dire comment elle comptait s'échapper. Naturellement, personne n'avait cru qu'elle pouvait se désintégrer ici et reprendre forme humaine presque instantanément dans son repaire de l'île Atomia.

Depuis ce tour de magie (un télétransport par désintégration dont les principes ne violent aucune loi connue de la physique) le F.B.I. s'était efforcé de découvrir l'emplacement de l'île Atomia. On avait inspecté chaque îlot du Pacifique, et plus particulièrement les Îles Hawaii, sans aucun succès. Il est vrai que cela représentait un travail gigantesque. Comment retrouver un refuge souterrain dans un archipel s'étirant sur près de 15 800 kilomètres carrés ?

— En effet, comment ? murmura Beffort.

À cet instant le docteur Soblen entrait dans la cuisine. Hôte des Beffort depuis une quinzaine, le savant récupérait de son voyage dans le Pacifique où il avait tenu à participer aux recherches. En entendant Beffort, il dit :

— Vous parlez tout seul, Smith ?

Ce dernier se retourna, serra la main de Soblen.

— Oui, avoua-t-il, si cela continue, je crois que M^me^ Atomos finira par me rendre gâteux. Bien dormi, doc ?

— Bien, merci. Dites-moi, Smith, malgré ce que chacun de nous pense, vous continuez à craindre le retour de M^me^ Atomos ?

Beffort eut un sourire sans joie, désigna la cafetière et la table servie pour le petit déjeuner.

— Servez-vous…

— Répondez d'abord à ma question, insista Soblen.

Beffort écarta les bras en un geste d'impuissance et dit :

— Je serai sûr de sa mort lorsque je verrai son cadavre.

— Alors, fit calmement Soblen, vous passerez le reste de votre vie à vous ronger. Dans l'état actuel de la science, nous admettons que M^me^ Atomos ait pu se désintégrer, mais nous refusons de croire qu'elle puisse…

— *Okay* ! coupa Beffort, nous avons déjà discuté de cela à perte de vue ! Mangez quelques toasts, ça, c'est du solide !

Soblen s'assit, se versa du café, se mit à tartiner.

— Mie est encore au lit ? s'enquit-il.

Beffort montra la pendule.

— Savez-vous qu'il n'est que six heures ?

Soblen eut un petit sursaut. Beffort s'assit en face de lui et dit :

— Vous êtes ici en vacances, mais vous rêvez à haute voix toute la nuit et vous êtes debout en même temps que moi ! Est-ce une preuve de votre tranquillité d'esprit ?

— À mon âge…

— Rien du tout ! En vérité vous n'arrêtez pas de penser à M^me^ Atomos ! Cette nuit, vous avez prononcé son nom une bonne douzaine de fois ! Doc, vous êtes mal placé pour me faire la morale…

Soblen baissa le nez sur sa tartine.

— Bien sûr, poursuivit Beffort, vous ne l'avouerez pour rien au monde, mais le « coup » de Canby vous a durement secoué. M^me^ Atomos était à notre merci puis, soudainement, pouf ! Sur la chaise qu'elle occupait, plus qu'un tas de vêtements ! Pour un savant, c'est peu banal, *hey* ?

Soblen haussa les épaules.

— La question n'est pas là, se défendit-il. Je prétends simplement que M^me^ Atomos n'a pas pu reprendre forme humaine et que nous courons après un fantôme !

— Pardon ! rectifia Beffort, vous courez ! Moi, je n'ai pas bougé d'ici depuis le mois d'août, veuillez le noter sur vos petites tablettes !

— Vous vous encroûtez !

— N'empêche que nous en sommes au même point. Je savais que vous ne trouveriez pas l'île Atomia et que vous reviendriez ici voir la bobine que je faisais ! Or, vous pouvez constater que je ne m'impatiente pas. J'attends tout bonnement que M^me^ Atomos se manifeste. Et, si vous voulez m'en croire, cela ne va pas tarder !

Soblen sourit économiquement.

— Pour un homme patient, ironisa-t-il, vous êtes plutôt nerveux ! La nuit, vous m'entendez rêver, mais moi, je vous entends faire des kilomètres entre la salle de bains et le palier du premier étage ! Je crois d'ailleurs que c'est votre galopade qui m'empêche de dormir… Vous devriez prendre des tranquillisants !

Smith Beffort se détendit, alluma sa première cigarette.

— En conclusion, doc, nous sommes tous sur des charbons ardents et la tension monte à mesure qu'approche le moment théorique où M^me^ Atomos devrait réapparaître. Le cycle normal des fameux trois mois est presque passé. Ce fut toujours au bout de ce laps de temps que notre ennemie lança une nouvelle attaque contre les États-Unis…

— Oui, interrompit Soblen qui tenait à son idée, mais elle ne s'était encore jamais désintégrée !

Il était têtu comme une mule !

— Bon sang ! fit Beffort, si vous étiez persuadé qu'elle est morte vous ne seriez pas constamment sous pression !

Soblen vida sa tasse de café, se tamponna la bouche avec beaucoup de soin et murmura d'un ton gêné :

— Voyez-vous, Smith, on ne peut jurer de rien lorsqu'il s'agit de M^me^ Atomos. Un calcul de probabilités ne lui accorderait qu'une chance sur un million de réussir un télétransport par désintégration, et c'est précisément cette infime possibilité qui m'obsède. Nous savons que Mme Atomos a domestiqué les atomes, qu'elle a inventé un terrifiant rayon désintégrateur, qu'elle peut se protéger par un véritable mur magnétique et soumettre à sa volonté des centaines d'innocents en leur plaçant dans le crâne un cerveau-moteur ! Nous savons qu'elle utilise des soucoupes volantes capables d'atteindre des vitesses stupéfiantes, qu'elle a donné l'immortalité à certaines créatures, et qu'elle dispose d'inventions

fantastiques dont nous ne soupçonnions même pas l'existence ! Dans cet ordre d'idées, nous savons avec une certitude quasiment mathématique que l'île Atomia se trouve quelque part dans l'archipel des Hawaii et, malgré cela, nous n'avons pu la détecter ! Alors, comment voulez-vous que je puisse dormir sur mes deux oreilles ?

Il se produisit un silence, puis Beffort dit :

— En somme nous allons seulement commencer à discuter à cœur ouvert ! Jusqu'à cet instant, nous avons surtout veillé à ne pas montrer notre angoisse. Cessons cette comédie. Admettons que M^me^ Atomos soit désormais capable de se désintégrer et de se « réintégrer » à volonté.

— Admettons.

— Dites-moi un peu ce qui l'empêcherait de se matérialiser brusquement devant nous, ici même, et de nous effacer d'un coup de rayon ?

Soblen secoua négativement la tête.

— Impossible. Il lui faudrait avoir, au préalable, une complicité dans la place.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un télétransport de ce genre nécessite un ordinateur au départ et un second ordinateur à l'arrivée ! Théoriquement, la chose doit se dérouler comme ceci : on fait digérer au premier ordinateur le code génétique du voyageur en puissance qui est ensuite désintégré. Entre-temps, le code a été transmis au second ordinateur qui reconstitue le voyageur en chair et en os. Donc, pour que M^me^ Atomos se matérialise soudainement devant nous, il faudrait qu'un ordinateur « reconstituant » ait été caché dans cette cuisine.

Beffort secoua la cendre de sa cigarette.

— Si j'ai bien compris, dit-il rêveusement, le voyage a lieu à la vitesse de la transmission des signaux électromagnétiques, c'est-à-dire à la vitesse de la lumière. Supposons que M^me^ Atomos généralise son système…

— Généralise ?

— Oui, si elle peut voyager de cette manière, pourquoi ne ferait-elle pas également prendre ce chemin à ses serviteurs ? Je vois assez bien toute l'Organisation Atomos se déplacer à la vitesse de l'éclair et frapper à l'endroit où on l'attendrait le moins ! Il suffirait pour cela qu'un complice dissimule au point d'arrivée un ordinateur « reconstituant » !

Soblen se pinça le nez.

— Il n'aurait même pas besoin de le dissimuler, dit-il. À l'heure H, il lui suffirait d'être à l'endroit voulu ! L'ordinateur désintégrant que M^me^ Atomos a utilisé pour disparaître du commissariat de Canby avait la taille d'une montre. L'ordinateur « reconstituant » peut naturellement avoir les mêmes dimensions, si bien que n'importe qui serait en mesure de s'introduire n'importe où sans attirer spécialement l'attention ! Diable ! Tout ceci est terriblement inquiétant, Smith !

Beffort écrasa son mégot dans le cendrier, se leva et se mit à déambuler, mains dans les poches.

— Maintenant, doc, vous comprenez la raison qui m'a retenu chez moi au lieu que j'aille avec vous draguer le Pacifique ! La haine que M^me^ Atomos vouait aux Américains s'est complètement cristallisée sur moi et ma petite famille. Elle a juré de nous tuer et n'aura de cesse avant d'avoir réalisé son sinistre projet… Donc, si toutes nos récentes suppositions se concrétisent, je dois dès aujourd'hui me méfier de tout le monde ! Chaque personne qui pénétrera dans ma maison pourra être porteuse d'un ordinateur « reconstituant » !

Il revint s'asseoir face à Soblen et ajouta :

— Notre meilleure sauvegarde réside dans le fait que très peu de gens savent que nous habitons ici…

Il compta sur ses doigts en énumérant.

— Vous-même, Akamatsu, J.E.E., Witturst, Charles Hyde et Owen Bernitz. Six hommes en qui j'ai une entière confiance mais que M^me^ Atomos connaît !

Soblen pinça les lèvres.

— Et le voisinage ?

Beffort eut un geste fataliste.

— Impossible que nous ne passions pas pour des originaux à ses yeux. Nous ne sortons pratiquement pas et les livreurs n'ont jamais franchi les limites du jardin ! Les voisins doivent se demander ce qui se passe derrière ces hauts murs, et votre arrivée a dû prendre une importance extraordinaire ! Mais tout cela était inévitable. Pour que M^me^ Atomos apprenne que nous résidons dans la banlieue de Williamsburg, il faudrait un miracle ! Elle doit nous chercher à l'autre bout des États-Unis ou dans les déserts, les montagnes, et les forêts, mais n'imagine certainement pas que nous sommes à six cents kilomètres de New York !

Le docteur Soblen soupira. Ainsi, Smith Beffort en était réduit à la défensive ! Pendant que certains tentaient de trouver l'emplacement de l'île Atomia, Beffort, lui, ne songeait qu'à la prochaine agression de M^me^ Atomos et, comme un fantassin, se préparait au choc en creusant des tranchées. C'était une image, mais cette façon de procéder prenait aux yeux de Soblen des allures de renoncement.

Pourtant, Beffort détenait tous les pouvoirs en ce qui concernait la lutte contre la sinistre Japonaise et son Organisation. La marine, l'aviation et la force « Dragon Vert » constituaient une redoutable force de dissuasion. Pourquoi les laisser prendre l'arme au pied, pendant que l'ennemi s'apprêtait dans l'ombre à une nouvelle ruée dont les conséquences pouvaient être dramatiques pour les États-Unis ?

— Je ne vous comprends pas, Smith, dit carrément Soblen qui ne mâchait pas ses mots lorsque les circonstances rendaient la situation trouble. Vous agissez exactement comme un homme qui a peur !

Beffort haussa les sourcils.

— Mais j'ai peur ! Depuis des mois, je tremble pour la vie de ma femme et de mon fils qui constituent la cible principale de M^me^ Atomos ! Tout le monde se félicite parce que les États-Unis sont tranquilles en raison de la diversion que les Beffort créent dans l'esprit de la Japonaise, mais nul ne pense au danger qui pèse sur nous. Il est vrai que cette réaction est humaine. Deux ou trois vies ne représentent rien si on les met en balance avec les milliers d'existences que l'Organisation Atomos pourrait trancher après nous avoir liquidés ! Car tout le problème est là, doc : pour que M^me^ Atomos continue à ignorer les U.S.A., il faut que nous restions vivants !

Il leva l'index et dit gravement :

— Le jour où elle nous aura supprimés, elle anéantira les États-Unis ! Vous voyez que je n'ai pas peur uniquement pour les miens, n'est-ce pas ?

Soblen opina.

— Je n'avais pas vu la chose sous cet angle, reconnut-il franchement. Mais, dans ce cas, pourquoi ne pas avoir choisi une retraite plus sûre ?

Beffort sourit, passa sur son visage buriné une main lasse et expliqua :

— Docteur, il faut être logique et comprendre que M^me^ Atomos pourrait se fatiguer de nous rechercher trop longuement.

Soblen arrondit les yeux.

— Voulez-vous insinuer que vous demeurez *volontairement* à portée de ses griffes ?

Beffort acquiesça.

— C'est tenter le diable ! s'exclama Soblen.

— M^me^ Atomos est le diable personnifié, et nous jouons avec lui une grande partie d'échecs. Seulement il triche et remplace tous pions que nous lui prenons en puisant dans nos réserves ! Maintenant vous en êtes moins sûr, mais au début de notre conversation, vous prétendiez que M^me^ Atomos était morte. Or, depuis le mois d'août, vous ne pouvez imaginer le nombre d'hommes et de femmes qui ont disparu !

— Comment le savez-vous ?

— J'ai lu les journaux et Eddy Witturst me tient au courant des plaintes déposées auprès du Bureau des recherches dans l'intérêt des familles. Or, en deux mois et demi, près de deux mille personnes se sont volatilisées, sans laisser la moindre trace ! Qu'est-ce que vous en pensez, doc ?

Soblen grimaça.

— Si je vous emboîte le pas, je suis forcé d'en déduire que M^me^ Atomos est en train de reconstituer son Organisation ! Des recruteurs enlèvent des citoyens américains, les conduisent probablement sur l'île Atomia. Là, ils sont opérés et on leur introduit dans le crâne un cerveau-moteur. Après quoi, ils deviennent les esclaves du Grand Cerveau qui n'est qu'une fantastique machine électronique dirigée par M^me^ Atomos…

— *Okay*, doc ! Vous connaissez votre leçon sur le bout des doigts ! commenta Beffort.

Puis il désigna l'éphéméride et décréta :

— Nous sommes le dix-sept novembre. Je vous fiche mon billet que nous aurons des nouvelles de M^me^ Atomos avant la fin du mois !

Soblen resta muet.

Il savait que Beffort ne se trompait pas.

CHAPITRE II

Ce même jour, à huit heures du matin, miss Dolly Mclntyre ferma la porte de son logement, prit l'ascenseur et descendit depuis le douzième étage jusqu'au rez-de-chaussée de l'immeuble situé au 455 ter Washington Street à Boston.

Miss Dolly Mclntyre était une superbe blonde pleine de rondeurs suggestives. Très libre de mœurs, elle prenait la vie du bon côté, ne s'occupait que du moment présent et ignorait totalement ce que l'avenir lui réservait. Il est vrai qu'elle avait à peine vingt-trois ans et qu'elle avait encore tout le temps de songer à ses vieux jours.

Dolly travaillait dans une agence de voyages.

Elle était perpétuellement en contact avec des hommes d'affaires pleins aux as dont elle vidait le portefeuille en utilisant ses charmes, et en bref, s'estimait heureuse et ne souffrait d'aucun complexe.

En revanche, Dolly se réservait le choix de ses partenaires. Curieusement, elle n'était pas du tout ce qu'il est convenu d'appeler « une fille facile ». Ainsi, nul ne pouvait se vanter d'avoir établi le *contact* avec elle sans lui plaire tout d'abord sur le plan physique. Certaines jeunes femmes aiment les jeunes hommes. Dolly, elle, préférait de très loin les solides quadragénaires, ou quinquagénaires, aux tempes argentées, très expérimentés en amour, et qui savaient la traiter avec une surprenante douceur.

Toujours, Dolly avait la sensation d'être la fille du monsieur en question, se sentait protégée et libre de se laisser aller à toute sorte de petits caprices. Le monsieur pardonnait à tous coups en la grondant gentiment.

Par opposition, Dolly détestait profondément les jeunes « minets » aux allures de plus en plus efféminées, qui la regardaient d'un air blasé en tirant d'un geste dolent sur leurs longs cheveux raides. Avec eux, elle n'était plus rien qu'une fille parmi tant d'autres. En outre, les exigences de ces jeunes « minets » amorphes et sans virilité étaient prodigieuses. Ils voulaient ceci, interdisaient cela, etc., etc.

T.B. Clark connaissait le dégoût de Dolly pour les jeunes de son âge. T.B. Clark était le « Monsieur » du moment. Pour l'heure, il stationnait de l'autre côté de Washington Street dans sa rutilante Cadillac orange, et attendait l'apparition de sa jeune amie qu'il conduisait chaque jour à son travail.

Il y avait déjà beaucoup de circulation et un véritable mur de voitures séparait les deux trottoirs. Pour traverser, il fallait attendre que le feu se mette au rouge.

La porte principale de l'immeuble pivota enfin et Dolly se montra. Elle était ravissante. Mieux : sensationnelle !

Elle sourit, fit un signe à T.B. Clark, et longea le trottoir en direction du feu gardant le passage clouté. À peu près à mi-parcours, elle s'immobilisa sans aucune raison, et demeura figée au bord de la chaussée, regardant au loin quelque chose qu'elle était seule à voir et qui semblait la captiver au plus haut point.

T.B. Clark suivit son regard, ne vit rien de particulier, eut soudain le sentiment bizarre que Dolly n'était pas normale. À ce moment précis, une vieille Chevrolet stoppa à la hauteur de la jeune femme et un garçon d'une vingtaine d'années en descendit. Cheveux longs, teint blême… exactement le genre de type que Dolly ne pouvait pas voir en peinture !

Le garçon marcha vers Dolly, lui prit le bras et la conduisit jusqu'à sa guimbarde. Dolly s'assit passivement sur le siège du passager. Le garçon contourna la Chevrolet, s'installa au volant et démarra instantanément.

Stupéfait, T.B. Clark n'eut aucune réaction. Il venait d'assister à une chose incroyable, nagea pendant un instant dans le plus complet ahurissement. Finalement, la colère l'emporta mais il était beaucoup trop tard. Clark avait une voiture rapide mais la circulation l'empêchait de virer sur place. Il fut contraint d'aller tourner au carrefour suivant, d'attendre au feu rouge, et de laisser passer les piétons avant d'engager la poursuite. Il fonça comme, un fou dans Washington Street et arriva à Dedham sans avoir aperçu la vieille Chevrolet.

---oOo---

La Chevrolet avait obliqué depuis longtemps vers l'ouest. Elle traversa Quincy à petite allure, continua sans se presser en direction de Hingham Bay.

Dolly et le garçon n'avaient pas échangé un mot lorsque la voiture stoppa sur le quai n° 2 réservé aux bateaux de plaisance. Le garçon coupa le contact, aida Dolly à descendre et la conduisit doucement vers un yacht visiblement amarré depuis longtemps au même endroit. Il s'appelait *Le Lanai*.

Dolly suivit le garçon jusqu'à une cabine. Le garçon ferma soigneusement la porte à double tour, masqua le hublot et donna la lumière. Après quoi, il tira d'un placard un uniforme noir et de courtes bottes de la même teinte, déposa le tout sur la couchette et s'approcha de Dolly toujours étrangement passive.

Sans passion, sans brutalité, le garçon débarrassa Dolly de son manteau de fourrure. Ensuite, il lui ôta sa robe, sa combinaison, fit sauter le soutien-gorge, fit glisser le slip, la ceinture, les bas, enleva les escarpins… Tout cela sans rencontrer ni résistance ni aide, mais seulement une passivité molle qui eût été effrayante en d'autres circonstances.

Nue, Dolly regarda avec indifférence le garçon qui jetait en vrac ses vêtements dans le placard. Après quoi, elle se laissa faire quand il l'aida à enfiler l'uniforme noir et les bottes, puis l'observa d'un œil vide pendant qu'il soulevait une trappe située dans l'angle de la cabine.

Le garçon, toujours muet et impassible, revint alors vers elle et la poussa sur l'échelle qui s'enfonçait dans les entrailles du petit bâtiment. Dolly descendit souplement les échelons, arriva dans la cale. Le garçon la rejoignit, souleva le couvercle d'un tube qui traversait la coque du yacht. Ce tube avait un diamètre de quatre-vingts centimètres, était équipé d'une échelle…

Dolly et le garçon descendirent encore une vingtaine d'échelons, débouchèrent dans la salle d'opération du sous-marin plaqué à la coque du *Lanai*.

Le garçon confia Dolly aux six médecins et chirurgiens qui attendaient, et remonta sans tarder à bord du yacht.

Dix minutes plus tard, sa vieille Chevrolet, équipée d'un émetteur paralysant les volontés, sillonnait de nouveau les rues de Boston afin de

trouver d'autres serviteurs sains et beaux pour l'Organisation Atomos…

T.B. Clark abandonna ses recherches, se rendit à son bureau et travailla sans efficacité jusqu'à midi. Tout le monde l'énervait prodigieusement car il n'avait pas un moment à lui pour téléphoner à l'agence de voyages où travaillait Dolly.

Lorsqu'il fut en mesure de donner son coup de fil, il était midi passé. L'agence était fermée et personne ne répondit à son appel. Sérieusement inquiet, Clark remonta dans sa voiture, et fila comme un trait au 455 ter Washington Street.

Il laissa sa Cadillac dans un parking, pénétra dans une cabine publique et forma, par acquit de conscience, le numéro personnel de Dolly. À sa grande surprise, la jeune femme répondit aussitôt. Clark était un homme bien élevé. Il dit :

— Je vous ai attendu vainement ce matin, n'est-ce pas ?

Dolly eut un rire de gorge.

— Oh ! Je suis réellement navrée, Tony, mais il m'est arrivé une aventure absolument extraordinaire ! Figurez-vous que je me suis brusquement trouvée face à face avec mon frère ! Je ne l'avais pas vu depuis au moins cinq ans…

Clark en resta muet de saisissement. Il avait tout imaginé sauf cela !

— Où êtes-vous, Tony chou ? murmura Dolly.

— En bas, fit stupidement Clark.

Un silence court se produisit et Dolly dit avec reproche :

— Vous ne voulez pas me voir ?

L'émotion forma une petite boule dans la gorge de Clark. Il avait quarante-deux ans. Dolly était certainement l'une de ses dernières – peut-être la dernière – conquêtes, et elle avait sur lui beaucoup plus d'emprise qu'elle ne l'imaginait. Quand elle lui parlait sur ce ton de petite fille boudeuse, Clark se sentait fondre, et retrouvait infailliblement ses vingt ans…

— Bien sûr que je veux vous voir, Dolly !

— Alors, vous montez ? murmura Dolly.

— Je monte !

Il raccrocha. Dolly en fit autant, se déshabilla rapidement, enfila une robe de chambre diaphane et s'allongea sur le divan du living après avoir débloqué le verrou de la porte d'entrée.

Elle ne s'était jamais conduite comme cela, était d'ailleurs prête à faire un grand nombre de choses qu'elle n'avait jamais faites, mais l'ignorait évidemment car elle n'existait plus vraiment. Miss Mclntyre n'était plus que l'une des nombreuses créatures de M^me^ Atomos, fonctionnant au cerveau-moteur, comme une sorte de robot, sur une longueur d'onde déterminée et par impulsion électromagnétique…

Ainsi, elle venait de recevoir l'ordre de faire monter Clark dans sa chambre. L'Organisation recrutait et le Grand Cerveau désirait voir si l'homme pouvait encore « servir ». La programmation disait « sains et beaux » en copiant les éventuelles victimes, mais ne parlait pas de jeunesse…

Clark sonna, n'obtint pas de réponse, essaya la poignée et le battant pivota. Il referma, pénétra dans le living, eut tout de suite le souffle coupé en voyant la pose qu'avait adoptée sa jeune maîtresse.

— Bonjour, Tony…

Clark s'avança, déjà brûlant de désir, sans savoir que les jolis yeux de Dolly retransmettaient son image au Grand Cerveau. Là-bas, sur l'île Atomia, à des milliers de kilomètres de Boston, une fiche circula à toute vitesse dans un programmateur, passa de secteur en secteur, tomba finalement dans le tiroir de la trieuse où s'inscrivait le mot : Good…

L'ordre vint en un éclair commuter le cerveau-moteur que les chirurgiens du sous-marin avaient enfermé dans le crâne de la jeune femme. Dolly sourit, tapota le divan.

— Mettez-vous à l'aise, Tony chou…

Clark se déshabilla en un clin d'œil. Lorsqu'il fut nu, Dolly mit en route l'émetteur paralysant les volontés qu'on lui avait confié et Clark se statufia au milieu du living…

Désormais, il était mûr pour l'opération…

Le lendemain, T.B. Clark avait complètement disparu de la circulation mais, Dolly Mclntyre promue par le Grand Cerveau « rabatteuse de l'Organisation Atomos » se rendit comme de coutume à son agence.

Naturellement la femme de Clark signala au commissariat la disparition de son mari. En temps normal, et lorsqu'il s'agit d'un simple citoyen, rien n'est entrepris par la police avant un délai légal de quarante-huit heures. Mais, il se trouvait précisément que T.B. Clark était une grosse légume, que sa femme avait pour frère un sénateur, et qu'elle aimait énormément son mari. Tout cela fit que l'affaire atterrit directement sur le bureau d'un

G'man nommé Clay. Il était le directeur du bureau du F.B.I. de Boston et, compte tenu du fait que beaucoup trop d'Américains disparaissaient depuis deux mois, il décida sur-le-champ de s'occuper personnellement de T.B. Clark.

Clark était un homme prudent. Il avait jalousement caché sa liaison avec Dolly mais, quand on est dans les affaires, il est très difficile, sinon impossible, d'abuser très longtemps de sa secrétaire particulière…

Par elle, et sans aucun effort, Clay obtint donc l'adresse de Dolly Mclntyre et deux numéros de fil. L'un était celui de son domicile, l'autre celui de l'agence où elle travaillait. Il ne se posa pas de question et se rendit sans traîner à l'agence.

Là, il demanda à une ravissante jeune femme blonde où il pourrait trouver Miss Dolly Mclntyre. La blonde sourit et dit :

— Je suis Dolly Mclntyre. Que puis-je pour vous ?

Clay évita de penser à tout ce que cette merveille pourrait faire pour lui, et montra son insigne.

— M. Clark a disparu, dit-il.

— Oh ! s'exclama Dolly.

Clay s'accouda à la banque, eut immédiatement une vue plongeante sur le décolleté de la fille, et faillit en oublier ce qu'il était venu faire ici. Bon Dieu ! Il comprenait Clark !

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Dolly battit des cils.

— Avant-hier, je crois, hésita-t-elle.

L'ennui, et c'était une chose que le Grand Cerveau ignorait, c'est que Dolly ne savait pas mentir. Actuellement, elle était sous l'emprise du Grand Cerveau mais disposait néanmoins d'une certaine autonomie intellectuelle. Là, on pouvait dire que l'Organisation Atomos n'était pas tout à fait au point. Où la jeune femme hésitait, le Grand Cerveau n'avait aucune possibilité de « rattrapage ». S'il intervenait, cela créait des interférences dont les conséquences étaient imprévisibles.

Une machine même électronique, même mise au point par M^me^ Atomos, ne serait jamais qu'une machine !

Naturellement, Clay tiqua.

— Vous croyez ? À votre place il me semble que je serais sûr, non ?

Cette fois, le Grand Cerveau devait se décider. Il expédia une petite impulsion au cerveau-moteur de Dolly qui répondit avec beaucoup

d'assurance :

— Mais j'en suis certaine ! Ce n'était qu'une façon de parler… Dites, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de vraiment grave ?

— Je n'en sais rien. Comment était-il ?

— Comme d'habitude.

Clay sentait que quelque chose ne tournait pas rond. Par la secrétaire particulière de Clark, il avait appris que ce dernier voyait probablement sa maîtresse tous les matins. Donc, logiquement, et puisque Clark avait disparu la veille aux environs de midi, Dolly avait dû le voir la veille au matin.

Clay était un bon G'man. L'attitude de Miss Mclntyre lui paraissait bizarre (il n'aurait d'ailleurs su dire pourquoi) et il décida de remettre son interrogatoire à plus tard afin d'avoir à son sujet de plus amples informations. Après tout, il était venu là par réflexe. La maîtresse d'un homme aussi important que T.B. Clark méritait bien qu'on connaisse tout de sa vie avant d'être coincée dans le faisceau aveuglant du projecteur d'un central F.B.I. !

Clay se donna l'air d'un homme satisfait, prit congé fort poliment et changea de crémerie. C'est-à-dire qu'il se retrouva peu de temps après devant l'immeuble où logeait Dolly…

Or, il aurait réellement fallu être aveugle pour ne pas repérer au premier coup d'œil l'étincelante Cadillac de Clark garée dans le parking voisin ! Clay grogna tout seul, téléphona au Central et attendit patiemment sur le bord du trottoir.

Cinq minutes plus tard, deux spécialistes se présentèrent. Clay les conduisit devant la porte de Miss Mclntyre et ils trouvèrent assez vite une clé capable de manœuvrer la serrure-standard. Dans le logement, les trois hommes entreprirent une fouille sans pitié. Très sincèrement, Clay n'eût pas été étonné de tomber sur le cadavre de Clark, et il fut surpris de ne retrouver que ses vêtements…

— Curieux, râla-t-il.

— Et ça, fit l'un des spécialistes de l'effraction, vous pensez que c'est quoi ?

Il tenait une petite boîte carrée, équipée d'un cadran, de deux boutons et d'une très courte antenne. Clay prit la chose en main, l'observa et lui trouva une allure inquiétante. Tout cela parce que l'antenne n'avait pas exactement l'apparence qu'elle voulait se donner…

— Tournez le bouton…

— Non ! Vous pouvez filer ! Je me charge de refermer proprement la porte.

Les spécialistes s'en allèrent en laissant la bonne clé à leur chef et Clay utilisa le téléphone de Dolly pour appeler James Edward Evans à Washington. On tenta de le faire poireauter, mais il demanda la priorité et fut très vite en communication avec le chef suprême du F.B.I.

— Quelle mouche vous pique, Clay ? demanda J.E.E.

— Si vous savez où est Smith Beffort, lâcha Clay d'un ton décidé, je crois que vous auriez intérêt à le prévenir sans plus tarder !

— D'accord ! Mais le prévenir de quoi ?

— Je suis sur un « coup » qui sent son Atomos à plein nez !

— Mais encore ?

— Un type a disparu, résuma Clay, et sa maîtresse prétend ne l'avoir vu depuis avant-hier…

— Stop ! coupa J.E.E., cela ne nous regarde pas !

— Attendez ! Chez la fille, je viens de retrouver les vêtements du gars, et j'ai en main une étrange petite boîte carrée comportant un cadran gradué, deux boutons et une antenne ! En raison des dernières instructions que Beffort nous a passées, il me semble que la découverte, d'un appareil de ce genre…

— *Okay* ! Vous êtes sûr que ce n'est pas un transistor, un magnétophone ou bien…

— Non !

— Et la fille ?

— Justement, c'est son comportement qui m'a décidé. Si elle était normale, elle n'aurait jamais prétendu être sans nouvelle de son protecteur, alors qu'elle savait pertinemment que je verrais rapidement sa voiture garée à côté de l'immeuble qu'elle habite ! Selon toute vraisemblance, elle l'a tué avec la complicité d'un tiers.

— Du sang ?

— Aucune trace, mais un caleçon et un tricot de corps ! Les statistiques prouvent qu'un homme ne se sépare que très rarement de ces deux objets chez sa maîtresse, non ? Sauf pour…

— Cela coule de source, trancha J.E.E., acerbe. Où êtes-vous en ce moment ?

— Chez la fille.

— Retournez à votre bureau et tâchez de savoir ce qu'est cette boîte noire. Beffort vous appellera dans quelques minutes.

— *Okay* !

J.E.E. raccrocha. Clay l'imita, prit la boîte sous son bras et quitta le logement en refermant soigneusement la porte. Il avait laissé sur place les vêtements de Clark. Aucune chance pour que miss Mclntyre sache que sa bonbonnière avait été visitée !

Clay appuya sur le bouton de l'ascenseur, attendit pendant que la cabine grimpait vers lui. Enfin, la porte s'ouvrit sur un jeune garçon aux cheveux longs, au teint blafard. Clay s'effaça pour le laisser sortir, mais le garçon braqua sur lui l'antenne d'une boîte noire et pressa un bouton.

Clay comprit instantanément, mais le rayon fut beaucoup plus rapide que lui. Alors qu'il voulait bondir, le G'man se pétrifia. Une espèce de voile tomba devant ses yeux, et il se sentit tout à coup sans désir et sans besoin.

Le jeune garçon le prit par le bras, le fit pénétrer dans la cabine et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée…

CHAPITRE III

Après l'appel de J.E.E., Smith Beffort téléphona au Central F.B.I. de Boston. Il n'attendait rien de sa conversation avec Clay. Depuis des mois, tous les agents fédéraux souffraient « d'Atomosite » aiguë, et Beffort avait déjà vainement donné suite à une bonne centaine d'alertes sans fondement.

Au Central, on lui dit que Clay n'était pas encore de retour et on lui demanda de laisser son numéro. Beffort répondit qu'il rappellerait dans trente minutes et raccrocha. Six personnes possédaient son numéro de téléphone et cela était largement suffisant…

— Que se passe-t-il ? demanda Mie.

Beffort fit la moue.

— Un type de Boston qui s'imagine être sur la piste de l'Organisation Atomos… Comment va Bob ?

— Mieux. Nous n'aurons certainement pas besoin de faire appel à un médecin.

Le petit Bob souffrait d'un léger rhume. Soblen sourit. Comme tous les parents n'ayant qu'un enfant, les Beffort paniquaient dès que leur rejeton avait le nez qui coulait !

À onze heures, Beffort téléphona de nouveau à Boston. Clay n'avait toujours pas donné signe de vie. On s'était assuré qu'il n'était plus chez Miss Mclntyre et on le recherchait actuellement dans les endroits qu'il fréquentait habituellement…

Beffort pensa que le chef du bureau de Boston avait constaté son erreur et qu'il essayait de se faire oublier. Classique.

Il dit à son interlocuteur qu'il fallait conseiller à Clay de se mettre en rapport avec Evans et raccrocha avec l'intention bien arrêtée de ne plus se

préoccuper de cette histoire.

Mais, un quart d'heure plus tard, ce fut Evans qui se manifesta. Il faisait son possible pour paraître calme. Sa voix tremblait pourtant d'excitation contenue.

— Toujours sans nouvelles de Clay, Smith ?

— Oui… et il n'avait pas remis les pieds au Central.

— C'est précisément cela qui m'intrigue, fit J.E.E. Quand il m'a téléphoné, il était dans tous ses états à cause de cette fameuse boîte carrée. Sur le moment, j'ai cru qu'il avait trop d'imagination, et je le croyais encore voici un instant…

— Qu'est-ce qui vous fait changer d'avis ?

— Clay se trouvait chez cette Miss Mclntyre lorsqu'il m'a téléphoné. Or, depuis, il me semble que nul ne l'ait revu. Je me demande s'il n'était pas *vraiment* sur une piste toute chaude !

Beffort resta silencieux. Il réfléchissait. Jusqu'à ce jour, les interventions de M^me^ Atomos avaient été imprévisibles. Si Clay s'était trouvé par hasard en travers du chemin de l'Organisation, alors que cette dernière préparait la prochaine attaque contre les U.S.A., on devait fatalement lui avoir fait passer le goût du pain…

— Ne croyez-vous pas, proposa J.E.E., que vous devriez effectuer un petit voyage à Boston ?

— Sans doute, sans doute…

— Pas très enthousiaste, Smith ? Vous craignez pour la sécurité de Mie et de Bob, n'est-ce pas ?

— Pourquoi le demandez-vous puisque vous le savez ? Mais, d'autre part, je sais bien que je ne pourrai pas indéfiniment rester chez moi à jouer les gardes du corps ! Écoutez, Evans, si vous voulez que je reparte en guerre l'esprit tranquille, il faudra veiller sur cette maison comme sur la prunelle de vos yeux !

— Bon sang ! explosa J.E.E., je vous ai proposé cent fois une équipe de sécurité, mais vous n'avez jamais rien voulu entendre ! Comment voulez-vous que je protège votre famille si vous refusez que mes hommes s'installent chez vous ?

— Souvenez-vous du bungalow de Burns(1), Evans !

— Ce fut un incident !

— Ne nous gargarisons pas, voulez-vous ? Malgré un groupe de G'men pleins d'expérience, l'Organisation Atomos avait, sans beaucoup de mal,

réussi à enlever Mie et Bob. Cela ne doit se reproduire à aucun prix.

— Bien, fit J.E.E., non sans lassitude, alors veuillez avoir la bonté de me faire connaître par quel sortilège le F.B.I. peut protéger les vôtres à distance ? Personnellement, j'avoue ne pas saisir l'astuce…

— Pas à distance, Evans, mais *discrètement* ! Lorsqu'on attaque un camp retranché, on commence d'abord par égorger les sentinelles. À Burns, l'Organisation s'est contentée de les endormir, mais le résultat fut le même. Ici, notre maison n'est pas isolée et nous avons des voisins curieux. Si une équipe de G'men se pointe dans le coin, je vous prie de croire que ça se saura !

— Je ne connais pas Williamsburg, mais j'imagine que ce n'est pas un village, non ?

— Il n'y a ici que sept mille habitants et le quartier des affaires et des magasins se limite à un seul pâté de maisons. J'ai choisi cette petite ville précisément parce que tout mouvement anormal y est aussitôt détecté. Ainsi, un commando de l'Organisation Atomos n'aurait guère de chance d'arriver devant ma porte sans que je le sache.

J.E.E., soupira et dit :

— Si vous êtes si bien renseigné, qu'avez-vous besoin de mes services ?

— J'ai parlé d'un commando, Evans. Par contre nous sommes à la merci d'une action isolée. Je viens d'avoir une conversation avec Soblen et nous avons admis que M^me^ Atomos pouvait parfaitement nous surprendre.

— Comment ?

Beffort lui expliqua de quelle manière M^me^ Atomos pourrait utiliser l'ordinateur « reconstituant » et J.E.E. en resta sans voix.

— Vous voyez, termina Beffort, que la situation ne sera pas brillante si l'Organisation Atomos découvre notre retraite !

— Pour l'instant, fit Evans, vous n'avez aucune raison de verser dans le pessimisme ! Qui vous dit que l'Organisation apprendra que vous demeurez à Williamsburg ?

— Qui dit « Atomos » dit « puissance infernale » ! N'essayez pas de m'abuser ! Je suis intimement persuadé que notre incognito ne tient qu'à un fil… À l'heure qu'il est, pourriez-vous jurer qu'un serviteur de M^me^ Atomos n'écoute pas tout ce que nous disons ?

J.E.E. ne protesta pas. Trois mois auparavant, les services de sécurité du F.B.I. s'étaient aperçu avec stupeur qu'une jeune femme nommée Suzan Doolittle, travaillant au standard du bureau principal, était sans le savoir

membre de l'Organisation Atomos. Car tout le drame était là : cinquante pour cent de ceux que l'Organisation opérait du cerveau continuaient de mener une existence normale !

Or, il n'existait qu'une seule façon de les démasquer : l'opération laissait sur le crâne une cicatrice en demi-lune très caractéristique. Seulement, cette marque était toujours dissimulée sous les cheveux et il n'était guère facile de la repérer sans examiner la personne suspecte de très près. Bien entendu, auparavant, il fallait avoir des soupçons. Et comment soupçonner quelqu'un qui ne changeait rien à ses habitudes ni à sa manière d'être ?

C'était un cercle vicieux…

— Revenons-en à ce qui nous intéresse en premier lieu, dit James Edward Evans, c'est-à-dire à la protection de Mie et de Bob. Personnellement, je suis pour une défense massive, mais vous êtes contre ! Que voulez-vous que je fasse ?

— Pas grand-chose, Evans. Je veux simplement que vous me fassiez parvenir quatre ou cinq chiens dressés à Quantico(2)…

— Hein ? s'effara Evans. C'est tout ?

— C'est tout ce qu'il me faut, assura calmement Beffort. Faites en sorte que ces bêtes soient spécialisées dans la garde et l'attaque silencieuses et qu'elles obéissent au doigt et à l'œil… Je veux pouvoir les lâcher dans mon jardin et être sûr que personne ne pourra y pénétrer sans se faire instantanément mettre en pièces !

— Des hommes rempliraient aussi bien cette tâche !

— Non, les hommes réfléchissent avant de tuer !

— Et si un gosse du voisinage s'introduisait chez vous par curiosité ?

— Le mur d'enceinte qui entoure la maison mesure près de quatre mètres. Il est garni de tessons à son sommet et son aspect n'a rien d'engageant. Si un gamin tentait de le franchir ce ne serait qu'après en avoir reçu l'ordre du Grand Cerveau !

J.E.E. ne commenta pas. Il savait que l'Organisation Atomos employait aussi des enfants…

— Bon, dit-il, ces chiens seront chez vous en fin d'après-midi. Maintenant, Smith, dites-moi un peu ce qui se passera si M^me^ Atomos projette son rayon paralysant sur votre maison ?

— Le rayon n'a qu'une portée de cinq cents mètres, rappela Beffort, et nous savons qu'il ne peut traverser une matière mesurant plus de trente centimètres d'épaisseur. Or, les murs de la maison sont plus épais et les

fenêtres possèdent des vitres en triplex capables de stopper une balle de fusil. Compte tenu du fait que le rayon perd de sa puissance avec la distance, je crois que nous sommes parés. Pour obtenir un résultat, il faudrait que le tireur ouvre le feu depuis le jardin. Et il se heurtera d'abord aux chiens.

— S'il paralyse les chiens ?

— Soblen et Mie comprendront immédiatement que quelque chose ne va plus. Ici, nous avons aussi des fusils paralysants, Evans !

— Si on vous attaque de nuit ?

Beffort soupira.

— Toutes les précautions sont prises ! Puisque vous me forcez à entrer dans les détails, sachez qu'une sonnerie d'alarme se déclenchera dès qu'on touchera au sommet du mur d'enceinte ! Bref, il ne me manque que les chiens !

— *Okay* ! Vous les aurez bientôt. Quand ils seront chez vous, puis-je espérer que vous partirez pour Boston ?

— Vous pouvez compter sur moi…

J.E.E. raccrocha. Beffort reposa le combiné sur son support et dit :

— J'ai l'impression que Evans vieillit.

Soblen leva les yeux de son journal.

— Vous n'avez rien à lui envier, Smith ! Voici vingt minutes que vous palabrez pour assurer la sécurité des vôtres tout en sachant que c'est moi qui me charge de cette affaire ! Je ne suis pas susceptible, mais avouez qu'il y aurait de quoi se vexer !

Beffort ne sourit même pas. Soblen plastronnait pour la forme. Dans le fond, il n'était pas autrement rassuré !

---oOo---

Vers dix-sept heures trente, un camion des messageries Bols stoppa devant la maison des Beffort. L'aide-chauffeur en descendit, consulta sa feuille de livraison et se décida à sonner à la grille.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la grille s'entrebâilla. L'aide-chauffeur échangea deux ou trois phrases, avec son invisible interlocuteur, revint vers le camion et se mit en devoir de le délester de deux grosses caisses avec l'aide du conducteur.

La première caisse portait les inscriptions suivantes : *Fragile. Appareil électroménager. Haut. Bas…*

L'autre caisse, apparemment plus lourde, contenait visiblement un meuble combiné électrophone-télévision.

Les deux hommes transportèrent les caisses dans la propriété. La grille se referma instantanément, si bien que la curiosité de la plus, proche voisine demeura insatisfaite.

Dans le jardin, l'aide-chauffeur, qui était en réalité dresseur de chiens à la base de Quantico, libérait ses bêtes. Six danois aux crocs terribles, silencieux comme des ombres, et qui se groupèrent aussitôt derrière leur maître.

À la demande du dresseur, Beffort alla chercher Soblen, Mie et le petit Bob.

— Plus personne ? demanda l'homme de Quantico.

— Non, assura Beffort.

— Qui va plus particulièrement s'occuper des chiens ?

— Moi et le docteur Soblen, répondit Mie Azusa-Beffort.

Le dresseur tira de sa poche deux tubes métalliques.

— Sifflets à ultrasons, expliqua-t-il. Les chiens sont entraînés à répondre à cet appel. Maintenant, il faut que vous fassiez connaissance.

Dans un curieux langage, le dresseur parla aux chiens tout en leur faisant renifler les vêtements de Mie, Bob et Soblen. Les molosses identifièrent ainsi ceux qu'ils devaient défendre et commencèrent à prendre possession des lieux en levant la patte sur le mur d'enceinte.

— Voilà, dit le dresseur, ils savent désormais qui vous êtes. Je vous conseille néanmoins de ne jamais les toucher et d'éviter de sortir la nuit. Si un visiteur doit pénétrer ici, allez le chercher à la grille et tenez-lui toujours le bras pour montrer aux bêtes que c'est un ami. Au cas ou vous agiriez autrement, le visiteur en question n'aurait aucune chance d'en sortir vivant.

— Charmant ! lâcha Soblen.

— Ce ne sont pas des chiens d'appartement, docteur, mais des gardiens. Ils sont habitués à vivre dehors, mais il faut cependant prévoir un abri…

L'œil exercé du dresseur repéra vite l'endroit idéal.

— Sous l'escalier du perron, dit-il, ce sera parfait.

De l'une des caisses, il extirpa six couvertures et six gamelles larges et profondes, sortit un carton de sa poche.

— Les chiens ne mangent qu'une fois par jour, exactement à trois heures de l'après-midi. Ce carton vous donnera la composition de leur menu. Ne

prenez pas l'initiative de leur donner des friandises. Tenez-vous-en strictement au menu.

Il alla étaler les couvertures sous l'escalier, déposa les gamelles à côté. Les chiens s'avancèrent, reniflèrent. Ils se tenaient curieusement deux par deux, presque épaule contre épaule. Le dresseur dit :

— Ils chassent toujours par couple. Si vous sifflez, ils viendront tous. Si l'un d'eux manque à l'appel soyez sur vos gardes car cela voudra dire qu'il est mort. Si un couple ne répond pas aux ultrasons, méfiez-vous également. Cela signifiera que les bêtes sont en arrêt en un point quelconque du jardin et qu'une menace pèse sur vous. Attention, car ils ne gronderont jamais.

— Comment serons-nous alertés ? s'enquit Soblen qui observait les danois avec méfiance.

— Il vous faudra surveiller leur ronde.

— Pour l'instant, ils ne bougent pas !

Le dresseur claqua la langue. Deux bêtes filèrent immédiatement s'étendre sous l'escalier. Simultanément, les deux autres couples s'éloignèrent en sens contraire le long du mur d'enceinte. Une minute plus tard, ils réapparaissaient, se croisaient devant la grille, continuaient leur ronde silencieuse et monotone…

— Maintenant, dit le dresseur de chiens, ils ne s'arrêteront plus pendant des mois s'il le faut. Périodiquement, le couple qui se repose prendra la relève et ainsi de suite. Vous ne devez vous occuper de rien en ce qui concerne la garde. Ces chiens font cela depuis leur naissance ou presque, et ne connaissent pas d'autre manière de vivre. Ils viendront manger par couple, et à tour de rôle, dormiront de même mais quatre d'entre eux veilleront constamment sur vous. Ils ne stopperont leur manège que si vous utilisez votre sifflet. Voulez-vous essayer ?

Mie porta l'objet à sa bouche, souffla dans l'embouchure. Naturellement, aucun des assistants ne perçut le moindre son, mais les six bêtes vinrent aussitôt aux pieds de Mie, attendirent, oreilles pointées et narines frémissantes.

C'est assez impressionnant.

— Si vous étiez attaquée, dit le dresseur, votre agresseur serait déjà mort égorgé. Ne sifflez donc jamais inutilement. Pour libérer les bêtes, quelques claquements de langue suffisent.

Mie claqua la langue et les chiens s'éloignèrent…

— *Okay* ! fit Smith Beffort avec satisfaction, j'ai l'impression que je peux partir tranquille ! À ce propos, pourriez-vous m'embarquer dans cette caisse ? J'aime mieux sortir d'ici en catimini…

CHAPITRE IV

Il était vingt et une heures lorsque Smith Beffort posa le pied sur l'aéroport international de Logan, situé à cinq kilomètres de Boston. Il prit un taxi, se fit conduire au Central du F.B.I., paya les deux dollars inscrits au compteur et attendit que le taxi se fût éloigné avant de pénétrer dans le bâtiment fédéral.

Comme on savait par J.E.E. que Beffort arrivait, le chef Chandler, collaborateur direct de Clay, se tenait dans le hall pour l'accueillir. Les deux hommes échangèrent une poignée de mains et montèrent directement dans le bureau de Chandler. Là, Beffort se fit expliquer en détails dans quelles conditions Clay avait disparu, acquit très vite la conviction que Miss Dolly Mclntyre était compromise jusqu'au cou.

— Depuis que Clay ne donne plus signe de vie, qu'avez-vous fait ?

Chandler se renfrogna.

— Evans m'a recommandé de rester tranquille en vous attendant. J'ai suivi ses instructions, mais nous n'avons pas pour autant cessé de rechercher Clay ni de garder Miss Mclntyre sous surveillance.

— Parfait, approuva Beffort. Je sais que vous n'avez pas obtenu de résultat en ce qui concerne Clay. Mais au sujet de la fille, c'est peut-être différent ?

Chandler secoua la tête et dit avec une pointe de découragement :

— Jusqu'à présent elle se conduit comme vous et moi. Elle a quitté son agence à dix-huit heures trente et s'est rendue tout droit chez elle en empruntant l'autobus. Depuis, elle n'a pas bougé…

Il leva les yeux sur Beffort et ajouta :

— À mon avis, nous n'arriverons à rien en agissant de cette manière ! Si je pouvais arrêter la fille, je me ferais fort de lui arracher la vérité avant minuit !

— Attention ! prévint Beffort, n'oubliez pas que cette affaire sort de l'ordinaire. Clay pensait que Miss Mclntyre pouvait être en relation avec l'Organisation Atomos. S'il a vu juste, et c'est pour le vérifier que je suis ici, il ne faut rien brusquer ! Le fait que Miss Mclntyre soit retournée chez elle après la disparition de Clay prouve qu'elle se sent parfaitement en sécurité. Or, logiquement, elle devrait être en fuite !

— Elle est inconsciente, grogna Chandler.

Beffort se leva, fit quelques pas à travers la pièce, se tourna vers son interlocuteur.

— Vous ne croyez pas si bien dire, Chandler ! En admettant qu'elle soit membre de l'Organisation Atomos, il est évident que le Grand Cerveau la tient complètement sous contrôle. Pour simplifier l'explication, disons qu'elle est télécommandée par une machine électronique qui ne peut tout prévoir. Ainsi, deux hommes se sont évaporés après avoir vu Miss Mclntyre qui devient du même coup extrêmement suspecte. Mais le Grand Cerveau ne juge les situations que d'après les apparences et ne prendra aucune décision tant que nous n'entreprendrons rien contre la fille.

— Alors, fit Chandler avec incrédulité, il faut la laisser courir ?

— Pour le moment, oui. Mais je vais m'en occuper sérieusement et, tôt ou tard, elle nous conduira au siège secret de l'Organisation Atomos pour Boston.

— Vous risquez gros ! dit Chandler. L'Organisation va vous identifier immédiatement.

Beffort ouvrit sa valise et dit :

— Là-dedans, j'ai tout ce qu'il faut pour modifier à volonté ma physionomie. Prévenez vos gars qu'un moustachu aux joues rondes et portant lunettes va entrer prochainement dans leur collimateur !

---oOo---

Comme cela, il avait tout à fait l'allure d'un voyageur de commerce mais, curieusement, dégageait quand même une certaine sympathie. Non pas que les voyageurs de commerce ne soient pas sympathiques, au contraire. Seulement c'était une situation nouvelle pour Beffort. Il aurait pu s'y sentir mal à l'aise, emprunté, gêné aux entournures, et complexé.

Mais le but qu'il poursuivait effaçait en grande partie les ennuyeuses obligations qui découlaient de son nouveau personnage. Pour convaincre, un rôle de composition doit toujours être forcé, comme au théâtre. Et lorsque Beffort stoppa sa Buick de location contre le trottoir, chacun comprit que les formes ondulantes de Dolly Mclntyre étaient seules responsables de ce brusque arrêt.

Beffort baissa la vitre et dit :

— Où que vous alliez, ma jolie, ce sera ma direction !

Il n'était réellement intéressé que par la réaction de la fille. Depuis la veille, il s'était renseigné à son sujet et savait à peu près tout ce que l'on peut apprendre en si peu de temps sur une jeune femme vivant seule. Dolly lui jeta un coup d'œil, vit tout de suite que cet homme était exactement son type, et elle sourit.

Son réflexe fut sur-le-champ enregistré par le Grand Cerveau qui libéra un ordinateur pour jauger Beffort. Une fiche démarra à toute allure dans le circuit, passa de secteur en secteur, tomba finalement dans le tiroir de la trieuse où s'inscrivait le mot : Good…

Une impulsion commuta le cerveau-moteur de Dolly et elle dit en avançant d'un pas :

— Je vais dans Tremont Street…

— *Okay* ! fit jovialement Beffort en ouvrant la portière, ça tombe bien, j'y vais aussi !

Dolly s'installa sans façon à son côté, croisa les jambes et sa jupe remonta très haut. Même « mécanisée », elle était ravissante, toujours aussi vamp, et Beffort comprit qu'il jouait avec le feu sur deux tableaux. D'une part, il risquait de se laisser attendrir plus que quiconque par la jeunesse et la beauté de la jeune femme parce qu'il savait qu'elle était une victime de M^me^ Atomos. D'autre part, Miss Mclntyre, bien que victime, n'hésiterait pas à le supprimer si le Grand Cerveau lui en donnait l'ordre…

— Naturellement, dit-il, vous êtes pressée ?

— Pas plus que cela, je commence mon travail à neuf heures.

Beffort démarra en direction de Tremont Street. Par l'enquête rapide de Chandler, il avait appris que Dolly ne s'était pas rendue à son agence le jour de la disparition de T.B. Clark…

— Vous savez, dit-il avec entrain, voilà déjà plusieurs jours que je poireaute devant votre immeuble.

— Tiens ! fit Dolly.

Elle ne réagissait pas tout à fait normalement. Le Grand Cerveau la dirigeait en fonction d'un but déterminé : neutraliser l'homme à la Buick et le conduire à bord du *Le Lanai* amarré au quai n° 2 dans Hingham Bay. Cela n'était pas facile, car Dolly ne se trouvait pas en possession de son émetteur paralysant les volontés. Clay l'avait sous son bras quand le jeune garçon aux cheveux longs s'était présenté devant lui et, depuis, aucun serviteur n'avait été disponible pour ramener l'appareil à Dolly.

Puis, en tant que « rabatteuse de l'Organisation », la jeune femme devait continuer de vivre comme si de rien n'était. Or, actuellement, elle se rendait à son agence où elle travaillerait toute la journée. Donc, l'homme à la Buick devait être appâté avec assez de brio pour revenir voir Dolly dans la soirée…

En cela, il fallait reconnaître que le Grand Cerveau savait choisir ses serviteurs car Dolly ne manquait pas d'appâts.

— J'attendais, continua Beffort, que vous soyez seule…

Dolly sortit de sa méditation. Le Grand Cerveau venait de lui donner la marche à suivre et elle était « programmée » pour la journée.

— Voilà qui est fait, dit-elle en souriant ; vous ne manquez pas de ténacité, n'est-ce pas ?

— Généralement, prétendit Beffort avec un brin de suffisance, j'arrive toujours à mes fins. À quelle heure sortez-vous de votre travail ?

— À six heures et demie…

— Que faites-vous ce soir ?

Dolly tira un peu plus sur sa jupe, fit bouffer ses cheveux et dit avec langueur :

— Hon… rien de spécial. Vous avez une idée ?

Beffort s'efforçait de garder son sang-froid, mais cela exigeait de sa part un sérieux effort. Dolly était en train de le séduire effrontément, sans lésiner, et, bien qu'habillée, s'arrangeait pour en monter autant que si elle avait été nue. C'était du beau travail, presque de l'art, cette façon de tendre le tissu sur ses formes parfaites…

— Des idées, assura Beffort, j'en suis plein !

Pour commencer, nous pourrions dîner dans une boîte à la mode ?

Dolly fit la moue, glissa sur la banquette et son corps fut soudain en contact avec celui de Beffort. À cet instant, la Buick circulait dans une petite rue calme bordée de jardins.

— Arrêtez un moment, souffla Dolly, inutile que j'arrive en avance à l'agence…

Beffort stoppa le long du trottoir, serra le frein à main et passa son bras autour des épaules de la fille.

— Le restaurant, moi, ça me laisse froide…

Ses lèvres se tendaient. Beffort se pencha, l'embrassa. Il réussit à garder son contrôle et, pendant que sa main gauche rendait à Dolly les hommages usuels, sa main droite explorait discrètement le crâne contenant le redoutable cerveau-moteur.

Comme il en connaissait l'emplacement, il trouva immédiatement la terrible cicatrice en forme de demi-lune… Maintenant, aucun doute n'était plus permis !

Dolly se détacha de lui, et murmura à son oreille.

— Ce soir, pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi ? Je vis seule et nous serons plus à l'aise pour causer, non ?

Elle était extraordinairement sensuelle. Beffort ne savait plus très bien s'il jouait vraiment un rôle. Depuis longtemps il ne s'était trouvé dans une telle situation et, bien qu'agent fédéral, il n'en était pas moins un homme. Puis, sa mission consistait précisément à entrer dans l'intimité de la jeune femme…

— *Okay* ! dit-il. J'achèterai un poulet et une bouteille de Champagne.

Dolly lui prit la main, fit tourner l'alliance qu'il n'avait pas songé à enlever.

— Votre femme ?

— Ne vous inquiétez pas, dit-il, je n'habite pas Boston.

— En déplacement ?

— Oui. Je suis ici pour une quinzaine… Alors, c'est bien d'accord pour ce soir ? Vous ne me poserez pas de lapin ?

Dolly lui donna de nouveau ses lèvres pour toute réponse et, cette fois, il se laissa aller à la passion qu'elle provoquait en lui. Dolly le repoussa, consulta la pendulette, du tableau de bord et s'exclama :

— Presque neuf heures ! Vite, conduisez-moi au 7 Tremont Street !

Beffort mit le contact, démarra en trombe, reprit peu à peu son calme. Cette fille le faisait bouillir et il faudrait qu'il fasse très attention ce soir, chez elle. Cependant, il n'ignorait pas qu'elle était téléguidée, que toutes ses paroles et tous ses gestes lui étaient dictés par le Grand Cerveau. Mais,

le charme érotique qui montait de son corps était réel et ce serait surtout contre cela qu'il aurait à lutter.

Pendant qu'il cogitait, Dolly se remettait du rouge à lèvres, se recoiffait, tirait sur sa jupe et défroissait son corsage.

Brusquement, Beffort se souvint de la fameuse « heure de neutralisation » pendant laquelle les serviteurs de M^me^ Atomos redevenaient eux-mêmes. C'était une obligation dont l'Organisation n'avait jamais pu se libérer.

Après vingt-trois heures de service, sous le contrôle permanent d'une machine électronique, les serviteurs du Grand Cerveau avaient besoin de redevenir normaux afin que la nature les régénère, suivant ses propres lois. Pendant ces soixante minutes de neutralisation, les cerveaux-moteurs se mettaient en panne, et M^me^ Atomos perdait complètement tous pouvoirs sur ses créatures.

C'était d'ailleurs à l'occasion d'une période de neutralisation que Mie Azusa-Beffort, et d'autres membres de l'Organisation avaient pu être opérés dans la clinique d'Atlanta. Mais à l'époque, l'on savait que la neutralisation intervenait toujours entre neuf et dix heures du matin, et l'on pouvait prévoir le transport et l'opération d'un sujet avec certitude.

Depuis, M^me^ Atomos avait changé tout cela. Néanmoins, l'heure de neutralisation existait toujours, obligatoirement, mais à quel moment ?

Beffort se mit à réfléchir à l'emploi du temps de Dolly. Si elle travaillait dans une agence toute la journée, il lui fallait sa lucidité. Or, la « neutralisation » rendait le sujet comateux, instable, incapable de mener à bien une action concrète. Donc, Dolly devait probablement redevenir elle-même pendant la nuit…

— Pourquoi ne déjeunerions-nous pas ensemble ? proposa Beffort qui tâtait le terrain.

Dolly se raidit imperceptiblement et répondit :

— Impossible ! Entre midi et une heure je suis de garde à l'agence !

— Vous gardez les bureaux alors que tout le monde déjeune tranquillement ! Pour quoi faire ?

Dolly eut un sourire crispé.

— Il faut bien que quelqu'un reste pour répondre au téléphone. Une agence de voyage se doit d'être à la disposition des clients à chaque minute… Merci ! Je suis arrivée ! À ce soir, six heures et demie !

Beffort stoppa. Dolly lui caressa la joue, ouvrit la portière et sauta légèrement sur le trottoir. Beffort la regarda s'éloigner, pénétrer dans

l’agence, demeura longuement immobile après qu’elle eut disparu.

Il se demandait si l’heure de neutralisation ne se produisait pas justement entre midi et treize heures.

CHAPITRE V

À midi cinq, Beffort téléphona à l'agence. La sonnerie retentit une dizaine de fois, mais personne ne décrocha.

— On dirait que vous aviez vu juste, commenta Chandler.

Beffort raccrocha, coiffa un large feutre. Il s'était grimé différemment, avait à présent l'allure d'un fermier texan. Sa moustache avait une teinte poivre et sel et d'épais favoris lui barraient les joues. Pour compléter son déguisement, il avait revêtu un pardessus en drap écossais prêté par la garde-robe du F.B.I. et des bottes en cuir fauve ayant la même provenance. Chandler lui tendit un trousseau de clés.

— Ma voiture est devant la porte…

Beffort s'empara des clés, pivota vers la porte et descendit au rez-de-chaussée. Il grimpa dans la Ford de Chandler, démarra et roula vivement jusqu'à Tremont Street. Il stoppa carrément devant l'agence, quitta la voiture et s'avança en boitant ostensiblement. Comme il s'y attendait, l'agence était fermée.

Restait à découvrir où se cachait Dolly Mclntyre ! C'était d'une importance capitale car, si elle était réellement libérée de l'emprise du Grand Cerveau, cela signifierait que toute l'Organisation Atomos devenait vulnérable entre douze et treize heures.

L'agence n'était pas très grande et, à travers la glace de sa devanture on voyait sans peine qu'elle était inoccupée. Il y avait bien un recoin, sans doute un vestiaire, dont Beffort ne pouvait apercevoir l'intérieur, mais il ne pensait pas que Dolly se fût réfugiée dans cet étroit placard.

Il ne le pensait pas, mais il n'en aurait pas juré.

Il savait assez exactement ce que ressentait le robot que l'arrêt brusque du Grand Cerveau rendait à lui-même, et qui se réveillait soudain dans un lieu où il ne se souvenait pas être venu. Certes, Dolly reprenait conscience dans un endroit connu. Cependant, elle comprenait évidemment que du temps avait coulé depuis la veille et devait s'interroger avec angoisse sur ce qui s'était passé entre-temps.

Puis, jusqu'à quel point sentait-elle qu'elle ne vivait plus effectivement que pendant une heure sur vingt-quatre ? Et si elle le devinait, pouvait-elle supposer qu'on lui avait fait subir une opération du cerveau ?

Cela était possible et, dans ce cas, la pauvre fille devait être plongée dans une infâme panique.

Beffort s'éloigna de l'agence, toujours boitant afin de tromper un éventuel observateur, et longea la rue en inspectant soigneusement les restaurants et en surveillant ses arrières. Il lui faudrait être très prudent tant qu'il n'aurait pas acquis la certitude que l'Organisation Atomos était neutralisée. Pour cela, un seul moyen : retrouver Dolly avant treize heures…

Il tourna en rond jusqu'à douze heures quarante et commençait à désespérer lorsqu'il vit Dolly. Elle était installée à une table située au fond d'un snack-bar, et regardait son assiette pleine avec indifférence.

Beffort épia la jeune femme tout en faisant mine se compulser les six menus curieusement suspendus par une ficelle au montant de la vitrine. Pour une personne non avertie, Dolly boudait tout simplement son repas. Pour Beffort, il était visible qu'elle s'efforçait de ne pas attirer l'attention. Son attitude était celle d'un être atteint d'une maladie honteuse, peut-être contagieuse, d'origine inconnue et, en tout cas, inavouable.

Beffort entra dans le snack. Il y avait pas mal de monde, mais beaucoup de tables étaient libres. Beffort choisit une place voisine de celle qu'occupait Dolly, s'empara d'un plateau garni, prit son ticket, régla, et alla s'installer à la table qu'il avait choisie.

Au bout d'un petit instant, il tourna machinalement la tête vers la jeune femme. Comme il était très proche, son mouvement tira l'œil de Dolly et leurs regards se croisèrent.

— Hey ! lâcha Beffort assez lourdement et en accentuant son accent texan, vous travaillez bien à l'agence de voyage de Tremont Street, n'est-ce pas ?

Dolly acquiesça d'un coup de menton, baissa aussitôt le nez sur son assiette. Elle ne désirait pas engager la conversation, regrettait sans doute

d'avoir été reconnue. Son problème intérieur avait plus d'importance que tout. Peut-être se croyait-elle folle ?

— Dites, reprocha Beffort, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis venu vous voir ce matin pour que vous me traciez un itinéraire sur l'Europe et vous m'avez demandé de revenir avant midi… Je ne savais pas que votre boîte fermait. Maintenant, je suis le bec dans l'eau. À quelle heure ouvrez-vous ?

Dolly l'examina attentivement. Elle ne se souvenait naturellement pas de lui et cette constatation ne fit qu'aggraver son trouble.

— L'agence ouvre à treize heures trente, articula-t-elle avec effort.

Elle avait beau fouiller dans sa mémoire, elle ne se rappelait pas ce qui s'était passé dans le courant de la matinée, ni pendant la nuit, ni la veille… En fait, son dernier souvenir précis remontait très exactement de vingt-trois heures dans le temps. Comme aujourd'hui, elle se voyait assise à une table de snack, devant une assiette pleine, ignorant totalement par quel processus elle avait échoué là.

Parfois, le voile se déchirait partiellement. Elle se disait alors qu'elle se nommait Dolly Mclntyre, qu'elle logeait au 455 ter Washington Street, et qu'elle travaillait dans une agence de voyages de Tremont Street… Puis, elle répétait le nom de T.B. Clark, sans être en mesure de lui accoler un visage, et se demandait qui il était ?

— Vous n'êtes pas bavarde, grogna Beffort qui jouait son rôle de fermier texan avec conviction, ce matin, à l'agence, vous étiez plus aimable ! À propos, vous ne m'avez toujours pas dit si ce Clark était votre mari ou votre ami ?

Il essayait doucement de la remettre sur la voie. Dolly releva brusquement les yeux.

— Clark ?

Elle nageait complètement. Beffort devina qu'elle n'appartenait pas à l'Organisation Atomos depuis très longtemps. Elle se trouvait encore traumatisée par l'opération du cerveau. Pendant l'heure de neutralisation, elle ne parvenait pas à récupérer entièrement sa personnalité. Cela viendrait petit à petit et son calvaire serait terrible quand elle comprendrait…

En attendant, il n'y avait rien que Beffort puisse faire pour elle sans risquer de la tuer. À treize heures, le Grand Cerveau la reprendrait sous son contrôle. Si, pour une raison ou pour une autre, elle ne répondait pas à ses ordres, il la supprimerait automatiquement.

Il ne répondit pas à la question de Dolly, et cette dernière ne la répéta point pour la bonne raison qu'elle l'avait déjà oubliée. Beffort termina rapidement son repas, se leva et quitta le snack sans que Dolly ne regarde de son côté.

À treize heures deux, la jeune femme apparut sur le trottoir. Son expression s'était radicalement modifiée. À présent, elle semblait très lucide, sûre d'elle et débordante d'alacrité. Cependant, sa démarche n'était pas tout à fait normale, comportait un léger temps de déséquilibre, une hésitation… C'était très fugace, et il fallait l'œil averti de Beffort pour saisir ce déclenchement mécanique qui n'appartenait qu'aux serviteurs de l'Organisation.

Au lieu de se rendre directement à l'agence, Dolly effectua un long détour d'un pas de promenade. Beffort la suivait de loin, attendant il ne savait trop quoi, mais déjà certain d'avoir remporté une grande victoire sur M^me^ Atomos. Désormais, il connaissait le moment où intervenait l'heure de neutralisation. Soudain, et sans raison apparente, Dolly fit demi-tour, accéléra l'allure et revint vers Tremont Street. Beffort se colla devant une vitrine, la laissa passer et reprit sa filature en redoublant de précautions.

Dolly prit alors l'autre trottoir, suivit Tremont Street sur toute sa longueur et bifurqua soudain dans une petite rue adjacente. Beffort la perdit de vue, prit le pas de course et arriva à l'angle des deux rues juste à temps pour voir Dolly monter dans une vieille Chevrolet. La jeune femme s'installa à côté du conducteur, un jeune garçon au teint blême et aux cheveux longs, mais la voiture resta en stationnement.

De son poste, Beffort voyait parfaitement Dolly et son bizarre compagnon. Il était persuadé qu'ils n'avaient pas échangé un mot lorsque la jeune femme descendit du véhicule, tenant, en plus de son sac, un paquet carré qui paraissait assez lourd. Beffort ne perdit pas son temps à tenter d'élucider la raison de cette brève rencontre. La vieille Chevrolet était en sens unique et ne pouvait que déboucher dans Tremont Street.

Beffort fila vers la Ford de Chandler, y grimpa en trombe et lançait le moteur lorsque la vieille voiture se matérialisa à l'angle des deux rues. Beffort vira sèchement et suivit la guimbarde. Il ne s'inquiétait pas pour Dolly. Elle resterait à l'agence tout l'après-midi et, comme convenu, il la retrouverait à dix-huit heures trente…

---oOo---

Au même instant, mais à huit mille kilomètres à l'ouest de Boston, une scène peu banale se déroulait dans l'une des salles souterraines de l'île Atomia.

Cette salle, carrée et mesurant environ vingt mètres de côté, était partagée en deux par une grille s'étendant du plancher au plafond et d'un mur à l'autre. La première partie contenait un fauteuil où était assise M^me^ Atomos.

De l'autre côté de la grille, on avait disposé des meubles, des tapis et reconstitué une cheminée. L'ensemble était très hétéroclite. On ne s'était pas soucié d'assortir les couleurs, et les chaises en bois blanc voisinaient avec un lit d'enfant en osier tressé, les tapis de haute laine avec des carpettes espagnoles…

Tout cela formait en réalité, un horrible bric-à-brac.

Au centre de cet amas de vieilleries, il y avait un mannequin monstrueux fait de quartiers de viande. Toute une armature métallique maintenait debout cette inquiétante poupée dont la forme générale rappelait vaguement une silhouette d'enfant…

À treize heures trente, M^me^ Atomos leva la main et pressa un bouton situé sur le dossier de son fauteuil.

De l'autre côté de la grille, le rideau de la cheminée glissa dans son logement et dévoila une ouverture rectangulaire de un mètre de hauteur sur quatre-vingts centimètres de largeur.

Deux secondes passèrent, puis un tigre se faufila par l'ouverture. C'était une bête énorme, puissante et silencieuse…

À son entrée un cri strident retentit et la repoussante poupée se mit à avancer entre les tapis grâce à un mécanisme électrique actionnant un petit chariot. De toute évidence, le tigre avait été entraîné à courir après son repas. D'un bond prodigieux, il traversa la distance qui le séparait des quartiers de viande et planta ses crocs dans la poupée qui s'écroula sous son poids…

---oOo---

La vieille Chevrolet roula pendant une trentaine de minutes à travers Boston, comme au hasard et à petite allure. Smith Beffort la suivait sans prendre de risque, pénétra derrière elle dans Hyde Park Avenue tout en se demandant à quoi rimait cette curieuse promenade zigzaguante et apparemment sans but.

Vers quatorze heures, la Chevrolet stoppa en bordure de Hyde Park, près de la rivière longeant la partie sud du vaste jardin, mais le garçon aux cheveux longs resta sur son siège et se mit à attendre.

Beffort arrêta sa voiture beaucoup plus loin, entre d'autres véhicules en stationnement, par mesure de prudence. Il commençait à croire que le jeune garçon manœuvrait ainsi afin de détecter un suiveur éventuel. C'était tout à fait le genre de précaution que prenait l'Organisation Atomos lorsqu'une opération était en cours.

Une longue heure passa sans que rien de spécial ne se produisît. Beffort alluma la dernière cigarette de son paquet. Il était extrêmement nerveux, fumait beaucoup trop afin de calmer son impatience. Il savait être sur la bonne piste. Tôt ou tard, la vieille Chevrolet le conduirait au refuge de l'Organisation Atomos…

Là-bas, et pour la première fois depuis qu'il s'était garé à proximité du jardin, le jeune garçon tourna la tête. Beffort était un peu loin, mais il réalisa que le garçon s'intéressait à une jeune femme poussant un landau et tenant par la main une petite fille qui marchait à ses côtés. La fillette devait avoir deux ou trois ans, pas plus…

Dans la Chevrolet, le garçon fit un mouvement et une antenne apparut hors de la voiture. Sur le moment, Beffort ne fit pas le rapprochement, mais la jeune femme et la fillette s'immobilisèrent simultanément au milieu de l'allée qu'elles suivaient.

Puis, elles firent demi-tour, avancèrent très naturellement vers la Chevrolet. Quand elles atteignirent le trottoir, le garçon descendit sans se presser. Il prit la jeune femme par le bras, la fillette par la main et les fit monter à l'arrière de sa voiture. Ensuite, il claqua la portière, revint au landau qu'il plia après en avoir baissé la capote et il le plaça dans le coffre de la Chevrolet.

Après quoi, il reprit son poste derrière le volant, et la guimbarde décolla du trottoir, passa tout près de Beffort et s'éloigna en direction de l'est.

Tout cela s'était déroulé lentement et Beffort avait pu voir que la jeune femme était très calme. Ignorant que M^{me} Atomos disposait d'un émetteur paralysant les volontés, il ne pouvait naturellement supposer que le jeune garçon venait faire deux nouvelles victimes.

La femme entrerait dans l'Organisation au même titre que Dolly Mclntyre. La fillette elle, serait dirigée sur l'île Atomia… Désormais, le tigre devait poursuivre son éducation sur des bases réelles !

La vieille Chevrolet traversa Milton, Quincy, et aborda Hingham Bay par Weymouth. Elle roula jusqu'au quai nº 2, stoppa devant Le Lanai, et le jeune garçon fit descendre ses passagères. Quelques secondes plus tard, le trio franchissait la passerelle du yacht et disparaissait aux yeux de Beffort.

Le G'man abandonna sa voiture et s'approcha d'une allure de flâneur, déchiffra le nom du yacht et sentit son cœur bondir.

L'île Lanai fait partie de l'archipel des Hawaii. Que le yacht ait ce nom n'était certainement pas un hasard ! Mais cela signifiait-il que l'île Atomia se trouvait à proximité de l'île Lanai, ou que Mme Atomos avait transformé le nom de cette dernière pour conserver le secret de son suprême refuge ?

Beffort bifurqua, contourna la vieille Chevrolet, se pencha et vit que le garçon avait laissé sur la banquette une boîte carrée équipée d'une antenne. Immédiatement, il sut que cet objet correspondait exactement à la description que Clay en avait fait téléphoniquement à J.E.E. avant de disparaître.

D'un coup d'œil il s'assura que personne ne l'épiait et s'empara sans hésiter de l'appareil. Vivement, il revint à sa voiture, lança le moteur, vira sèchement et démarra vers le centre de la ville. Sa tâche la plus urgente consistait à découvrir à quoi servait cette mystérieuse boîte…

Vingt minutes après le départ de Smith Beffort, le jeune homme aux cheveux longs réapparut sur le pont du *Le Lanai*. Il franchit de nouveau la passerelle, prit pied sur le quai et remonta dans la Chevrolet.

Conditionné comme il l'était, il n'avait aucune raison de se préoccuper pour l'instant de l'émetteur. Il devait retourner en ville afin de chercher d'autres victimes. Quand le moment serait venu, il aurait besoin de l'appareil, tendrait la main pour s'en saisir et ne rencontrerait naturellement que le vide.

Alors, l'alerte serait donnée au Grand Cerveau, puis à Mme Atomos, mais comment l'un ou l'autre pourraient-ils imaginer que Smith Beffort était à l'origine de cette disparition ?

Sans le savoir, Beffort jouait actuellement sur du velours.

CHAPITRE VI

Tandis que Beffort et Chandler s'enfermaient dans le laboratoire du F.B.I. en compagnie d'une poignée de spécialistes électroniciens, quelques G'men embarquaient à bord d'une canonnière garde-côtes et commençaient la surveillance du *Le Lanai*.

Dans le labo, les huit hommes s'étaient groupés autour de l'insolite boîte carrée dont l'antenne télescopique était rentrée. Beffort expliqua :

— L'ennui, c'est que nous ne pouvons pas démonter cet engin pour voir ce qu'il a dans le ventre.

— Pourquoi pas ? s'enquit Chandler.

— Si nous le faisons, et j'en parle par expérience, il est à craindre que l'Organisation Atomos en soit instantanément avisée. Dans cette boîte, vous pouvez être sûr qu'un signal quelconque se déclenchera si nous démontons son couvercle, à moins qu'une charge d'explosifs ne nous réduise en poussières…

— Amusant ! grommela Chandler.

Beffort eut un sourire en coin et dit :

— Lorsque quelque chose porte la marque « Atomos », il n'y a jamais rien de bon à en attendre, Chandler ! Cet appareil est certainement fait pour détruire.

— Quoi ?

Beffort se tourna vers les ingénieurs.

— À vous de répondre, invita-t-il.

L'un des hommes secoua la tête.

— Impossible. Nous ne sommes pas des magiciens. Ce bidule peut servir à n'importe quoi, n'importe où et à n'importe quel moment sans que nous

soyons pour autant capables de déterminer son utilité sur un simple coup d'œil ! Comme les chirurgiens, nous devons ouvrir pour nous prononcer…

Beffort soupira.

— Cornélien ! Mais le contraire m'aurait étonné… Comment savoir à quoi sert cette boîte si nous ne pouvons même pas la faire fonctionner ?

L'ingénieur dit :

— Il y a un moyen. Ici, nous disposons d'une chambre d'expérience pour explosifs. Le dégagement se fait par le haut et une déflagration équivalant à cinquante kilos de T.N.T. peut être amortie sans danger.

— D'accord, mais la manipulation ?

— Mains mécaniques… La vérification s'effectue par un viseur spécial grand-angulaire. Même si ce truc était bourré de T.N.T., la chambre ne serait pas lézardée. À mon avis, c'est faisable.

— *Okay* ! accepta Beffort. Allons-y !

Le groupe descendit au sous-sol et déboucha dans une pièce rectangulaire, bétonnée, et dont le centre était occupé par un énorme tube métallique traversant l'immeuble de bas en haut comme une cheminée. Le tube mesurait cinq mètres de diamètre à l'extérieur, mais seulement deux mètres à l'intérieur. La différence étant représentée par le blindage et le bourrelage destinés à stopper l'onde de choc de l'explosion. Beffort avait déjà eu l'occasion de voir une installation similaire à Houston, au centre des essais spatiaux. Ce modèle était réduit mais sans doute suffisant pour l'expérience qui allait avoir lieu.

Les spécialistes placèrent la boîte sur le sol de la chambre, refermèrent la lourde porte et invitèrent Beffort et Chandler à suivre l'opération par le truchement du viseur.

Beffort vit qu'un bras mécanique se détachait de la cloison matelassée, se dépliait lentement, tendait ses trois pinces au-dessus de la boîte. L'antenne fut tirée, les boutons manœuvrés, mais rien ne se produisit…

— Boîte à malices, hey ? fit Chandler qui était certain de perdre son temps.

Beffort ne répliqua point. Il se souvenait brusquement avec quelle surprenante facilité la jeune femme et la fillette de Hyde Park avaient suivi le jeune garçon aux cheveux longs. À présent qu'il pouvait y réfléchir à tête reposée, cet épisode lui paraissait extraordinaire. Autant qu'il s'en souvenait, la femme et la fillette étaient passées une première fois devant la

Chevrolet sans lui accorder un regard. Puis, le garçon avait déplié l'antenne et la femme et la fillette s'étaient immobilisées, avaient fait demi-tour…

— Dites, Chandler, proposa Beffort, cela vous ennuierait-il d'entrer dans la chambre ?

Chandler haussa les épaules.

— Je n'ai pas la trouille de le faire, mais à quoi cela nous avancera-t-il ?

— Simple expérience. Par exemple, vous pourriez exécuter une série de gestes prévus : défaire vos lacets de chaussures et les renouer, jeter une clé à terre et la ramasser, puis vous asseoir pour terminer…

— C'est une blague ?

— Non. Nous allons remettre la boîte dans l'état où elle était avant l'essai négatif.

— *Okay* ! fit l'un des spécialistes, c'est parti…

Il manœuvra les commandes du bras mécanique et l'antenne rentra dans son logement tandis que les boutons étaient remis à zéro. Beffort ouvrit la porte et dit :

— Je vous demanderai seulement de ne commencer votre petit numéro que lorsque l'appareil sera de nouveau en fonctionnement. Si mes prévisions sont justes, je crois que vous n'aurez même pas la force de lever le petit doigt.

Chandler ricana.

— Je prends le pari à dix contre un ! Pour débuter, c'est moi qui vais mettre ce truc en marche ! Fermez la porte.

Beffort fit pivoter le lourd battant, bloqua le volant de verrouillage et retourna se placer devant le voyant. Chandler fit signe qu'il attaquait l'expérience. Il déplia l'antenne, tourna les boutons, s'éloigna d'un pas et tendit les mains afin de dénouer ses lacets. Mais, il ne termina pas son geste et demeura courbé, comme pétrifié, apparemment incapable de se redresser ni de bouger…

— Nom d'un chien ! s'exclama l'ingénieur, on dirait que vous aviez raison !

— Stoppez tout ! Vite ! grinça Beffort.

Le bras mécanique se tendit de nouveau, replia l'antenne et actionna les boutons. Instantanément, Chandler dénoua ses lacets, refit les boucles. Après quoi, il jeta une clé, la ramassa et s'assit à terre avec un petit sourire triomphant. Visiblement, il n'avait absolument pas conscience d'avoir été paralysé pendant près de trente secondes !

Beffort ouvrit la porte. Chandler sortit en disant :

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ?

Il nota soudain l'expression de Beffort et des spécialistes, et son sourire se crispa un peu.

— Ne me dites pas que je n'ai pas rempli mon contrat !

Beffort lui raconta ce qui s'était passé et ajouta :

— Vous êtes resté immobile parce que personne n'était là pour vous donner des ordres. Mais si un membre de l'Organisation Atomos avait tenu l'appareil, vous auriez exécuté tout ce qu'il vous aurait suggéré. Cet engin détruit la volonté de celui qui se trouve à proximité, y compris celle du manipulateur qui n'aurait pas dans le crâne un cerveau-moteur télécommandé par le Grand Cerveau !

— Ce qui revient à dire, conclut l'ingénieur, que nous aurions tous été neutralisés si nous avions mis l'émetteur en marche ailleurs qu'ici ! Heureusement qu'il y a trois mètres de blindage entre les ondes et nous !

Il se produisit un petit silence, et Chandler murmura :

— Si je comprends bien, nous ne pourrons pas utiliser cette diabolique invention contre l'Organisation ?

— Non, approuva Beffort, et nous avons intérêt à la détruire avant qu'elle ne se mette en route toute seule !

— Ne vous inquiétez pas pour cela, assura l'ingénieur, dans cinq minutes il n'en restera qu'un tas de ferraille noircie !

Beffort et Chandler laissèrent les spécialistes s'occuper de l'émetteur, remontèrent au rez-de-chaussée, et grimpèrent dans la voiture qui stationnait face au laboratoire.

Beffort démarra en direction de la ville et dit :

— Maintenant, nous savons au moins quel danger plane sur nous lorsqu'un inconnu braque une antenne dans notre voisinage immédiat !

— À condition de l'apercevoir à temps…

— Évidemment. À part le jeune garçon dont je vous ai parlé, je me demande combien de robots sévissent sur Boston ? Car, il faut bien l'admettre, c'est de votre ville que M^{me} Atomos compte lancer sa prochaine attaque contre les États-Unis…

Pensif, Chandler ne commenta point et les deux hommes gardèrent le silence jusqu'au siège du F.B.I.

Une fois dans le bureau de Chandler, Beffort se débarrassa de son costume de fermier, redevint le personnage que Dolly devait retrouver à

dix-huit heures trente devant son agence. Cela fait, Beffort se suspendit au téléphone et appela successivement la base secrète de la force « Dragon Vert » et le bureau de J.E.E. à Washington.

À son premier interlocuteur, Owen Bernitz, il enjoignit de rassembler ses troupes et de rappliquer dare-dare à Boston avec armes et bagages.

À J.E.E., il demanda d'alerter Yosho Akamatsu à Tokyo, et de mobiliser Witturst et Hyde. Les trois hommes devaient contacter Beffort aussi vite que possible au central F.B.I. de Boston.

— Diable ! commenta J.E.E., c'est une mobilisation générale, n'est-ce pas ?

— Exact. Il faut tuer dans l'œuf l'agression que la mère Atomos nous prépare ! Cette fois, nous avons la chance d'être sur une bonne piste alors que rien n'est encore déclenché !

— Quel genre de piste ?

— Un yacht amarré dans Hingham Bay, un jeune garçon membre de l'Organisation, et cette fameuse Dolly avec qui j'ai rendez-vous dans une demi-heure… N'oubliez pas de parler à Akamatsu de l'émetteur, n'est-ce pas ?

— Comptez sur moi, Smith. Attention et bonne chance !

Beffort raccrocha. Il venait de faire tout ce qui était en son pouvoir pour contrecarrer les sinistres projets de M^me^ Atomos. Dans la soirée, Owen Bernitz et ses hommes débarqueraient à Boston par petits groupes. Ils seraient armés de fusils et de pistolets paralysants, pourraient mettre hors d'état de nuire les serviteurs de l'Organisation porteurs de la terrible boîte carrée.

Parallèlement, Witturst et Hyde, puis Akamatsu, entreraient à leur tour dans le jeu. Ils combattaient tous M^me^ Atomos depuis le début, possédaient une expérience qui pèserait lourd dans la balance quand on en viendrait au règlement de comptes…

Beffort laissa la garde du téléphone à Chandler et s'en alla à son rendez-vous avec Dolly Mclntyre.

---oOo---

Chez les Beffort, à Williamsburg, Soblen, Mie et le petit Bob commençaient à s'habituer à la présence des chiens. Ceux-ci, par contre, ne s'intéressaient qu'à la tâche qu'on leur avait confiée. Depuis leur arrivée, ils n'avaient cessé de tourner dans le jardin, attentifs et silencieux, se relayant

avec une incroyable régularité, se reposant à tour de rôle et mangeant de la pâtée que Mie leur préparait…

— Stupéfiant, disait Soblen en les observant, il faut le voir pour le croire… Avec de tels gardiens nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, n'est-ce pas, Mie ?

La jeune femme cessa d'éplucher l'orange destinée à Bob, releva la tête et dit :

— Je ne suis pas aussi tranquille que vous, docteur. Evans nous a téléphoné afin de nous prévenir que l'Organisation Atomos préparait quelque chose à Boston. Nous n'en sommes pas si éloignés…

— Oh ! Cela fait tout de même près de mille kilomètres !

Mie caressa la joue de son fils, posa machinalement la main sur la crosse du pistolet paralysant qu'elle portait à la ceinture.

— La distance ne compte pas pour M^me^ Atomos, dit-elle sombrement. Depuis que Smith est parti, je ne vis plus… Chaque fois que quelque chose s'est produit, c'était en son absence. Alors, lorsqu'il nous quitte, je crois toujours que M^me^ Atomos l'attire volontairement au loin pour mieux nous désarmer !

Soblen fit un effort pour sourire.

— Bêtises ! jeta-t-il d'un ton qui se voulait dégagé, ici vous ne craignez rien. Donnez donc cette orange à Bob au lieu de la pétrir ! Il tombe de sommeil… En attendant d'assister à son coucher, je vais vérifier les fermetures.

Soblen quitta le living, se livra à une rapide mais consciencieuse inspection des portes et fenêtre du rez-de-chaussée, revint l'âme en paix. La nuit était tombée depuis un moment et, à travers les vitres épaisses, les chiens paraissaient prendre des formes fantomatiques lors de leurs fugitifs passages devant la façade.

Soblen détourna les yeux. À force, il finissait par avoir la bizarre sensation que le jardin était rempli de chiens. Il n'en voyait plus six, mais des dizaines… Grotesque !

Dans le living, Bob s'endormait sur ses quartiers d'orange.

— Je vais le coucher, fit Mie avec tendresse, vous venez, docteur ?

Célibataire et, naturellement, sans enfant, Soblen avait tendance à devenir gâteux dès qu'il s'agissait de son filleul. Ce fut lui qui se chargea de Bob. Il le prit dans ses bras et monta au premier étage en parlant un curieux langage bébé qui eut au moins l'avantage de faire sourire Mie. Au premier,

il y avait quatre chambres. Celle de Bob que jouxtait celle de ses parents, puis, en face, la chambre où couchait Soblen et une autre chambre d'amis, libre pour l'instant.

Tandis que Mie mettait son fils au lit, Soblen vérifiait les volets pleins de l'étage. De ce côté, il n'avait aucune crainte. Il revint embrasser Bob dont les yeux se fermaient déjà, régla le chauffage, ainsi que la petite veilleuse artistiquement installée dans le foyer de la cheminée… Mie borda son fils, entraîna Soblen dans le couloir et dit :

— C'est moi qui prends le premier quart aujourd'hui.

Soblen protesta mollement, pour la forme, mais il manquait de sommeil et finit par accepter. Un tour de garde avait été institué pour surveiller les chiens. Soblen et Mie se remplaçaient toutes les deux heures… Ce n'était pas de tout repos !

---oOo---

À peu près à la même heure, un homme stoppa sa voiture dans le parking du Williamsburg Inn, l'un des trois hôtels sélects de la ville, et monta sa valise dans la chambre qu'il avait réservée au nom de Harrisson.

En descendant, il remplit sa fiche, indiqua qu'il venait de Philadelphie et qu'il exerçait la profession de surveillant au Collège d'ostéopathie de Philadelphie. Son métier devait le contraindre à rester de nombreuses heures enfermé, car son teint était livide, et sa démarche incertaine.

Harrisson prit place dans sa voiture, démarra et se mit curieusement à rouler au hasard à travers la ville. Il en fit vite le tour, se retrouva à son point de départ, et se relança derechef dans un nouveau circuit…

Une heure plus tard, Harrisson stoppait sa voiture dans une petite rue calme, éteignit ses phares et baissait la glace de sa portière. Puis, contre toute attente, il posa sa tête sur le dossier de son siège et se mit à somnoler.

Aux yeux d'une patrouille de police il pourrait passer pour un voyageur fatigué prenant un peu de repos avant de poursuivre sa route. En réalité, Harrisson ne dormait pas le moins du monde. Entre ses paupières, il surveillait la maison des Beffort, et toutes les images qu'il captait étaient directement retransmises à l'île Atomia. M^{me} Atomos touchait au but !

CHAPITRE VII

Toujours à bord de la Ford de Chandler, Beffort prit la direction de l'agence. Très rapidement il comprit qu'il arriverait en retard à son rendez-vous avec Miss Dolly Mclntyre.

C'était l'heure de sortie des bureaux, des magasins, et les rues de Boston étaient noires de voitures et de piétons. Puis, la nuit était tombée et une petite pluie froide et pénétrante balayait la ville, ce qui ne facilitait guère la circulation…

À dix-huit heures quarante, Beffort pénétra enfin dans Tremont Street. Tout d'abord, il ne vit pas Dolly et il crut avoir gâché sa principale chance de remonter jusqu'à M^{me} Atomos. Il roula néanmoins jusqu'à l'agence dont les lumières étaient éteintes, et aperçut la jeune femme qui attendait sagement dans le renfoncement d'une porte cochère voisine.

Avec un soupir de soulagement, Beffort stoppa devant elle, fit un signe du bras. Dolly sourit, répondit à son appel et s'avança vers la voiture. Elle tenait son sac à main et le fameux paquet carré que le jeune homme aux cheveux longs lui avait confié, mais, maintenant, Beffort croyait savoir ce que le paquet contenait.

Dolly monta, s'assit et dit instantanément :

— J'ai failli ne pas vous reconnaître ! Ce matin vous aviez une Buick, non ?

Beffort réalisa d'emblée qu'il venait de commettre sa première erreur par précipitation. Pressé par le temps, il avait complètement oublié sa Buick de location garée dans le parking du bâtiment fédéral.

— Elle n'était pas à moi, dit-il, légèrement, mais à la maison pour qui je travaille. D'ailleurs, celle-ci lui appartient également.

— J'aime mieux cela, fit Dolly dans un sourire, car vous m'avez dit ne pas habiter ici et la Buick était immatriculée à Boston ! J'ai horreur des menteurs !

Elle se pencha, l'embrassa. Beffort se dit qu'il avait de la chance. Sans cette erreur, il aurait probablement prétendu que la Buick était à lui… Mais la remarque de Dolly prouvait que le Grand Cerveau avait l'œil à tout, et que lui, Beffort, devait constamment se tenir sur ses gardes.

Dolly se détacha de lui, posa son sac et le paquet sur la banquette arrière. Beffort passa en première, démarra doucement et demanda :

— Vraiment, vous ne voulez pas aller au restaurant ?

Dolly le dévisagea avec surprise. Beffort compris qu'il ne fallait pas trop pousser en ce sens. Une belle fille lui proposait son hospitalité pour la nuit, et il parlait de restaurant ! Son attitude risquait de paraître suspecte compte tenu des circonstances. Bien entendu, il ne pouvait dire que son principal objectif consistait à demeurer vivant jusqu'au lendemain midi, heure de la prochaine neutralisation ! Pour cela, il lui fallait absolument empêcher la jeune femme d'utiliser l'appareil que contenait le paquet… Or, il n'avait aucune chance de le subtiliser entre l'agence et Washington Street !

— J'ai ce qu'il faut dans mon réfrigérateur, dit Dolly, et à moins que vous n'ayez un appétit d'ogre…

— Non ! coupa Beffort, je ne me préoccupais pas de moi en disant cela ! Je désirais simplement marquer notre rencontre par une soirée sortant un peu de l'ordinaire… Après tout, la vie de tous les jours est quelque peu monotone… Vous avez travaillé pendant neuf heures et demie sans interruption et je croyais vous faire plaisir.

Dolly sourit, lui caressa la joue.

— Vous êtes gentil… Savez-vous que vous ne m'avez même pas dit votre nom ? Moi, c'est Dolly.

— Je m'appelle Samuel, mais pour vous ce sera Sam ! Alors, nous filons chez vous ?

— *Okay* ! Vous connaissez l'adresse…

Beffort accéléra tout en réfléchissant fiévreusement. S'il se laissait coincer chez la fille, elle se servirait de sa redoutable boîte et il serait transformé en robot. Certes, il aurait toujours la possibilité de sortir son pistolet paralysant, mais, neutraliser Dolly équivaudrait à donner l'alerte à toute l'Organisation Atomos.

— Je vais malgré tout acheter un poulet et une bonne bouteille, fit Beffort avec un entrain parfaitement simulé, il ne sera pas dit que j'irai chez vous les mains vides !

— Vous êtes têtu ! Chez moi, j'ai tout ce qu'il faut !

— Je sais, je sais, ma jolie, mais c'est moi qui porte la culotte, *hey* ?

Tout en parlant, il stoppait devant un drugstore, ouvrait sa portière.

— Ne bougez pas, j'en ai pour cinq minutes.

C'était sans réplique. Il traversa le trottoir, pénétra dans le drugstore plein comme un œuf, se fraya un passage dans la foule et fonça vers la cabine téléphonique. Dolly ne pouvait pas l'apercevoir d'où elle était et il espérait ne pas avoir été pisté par un membre de l'Organisation. De toute façon, il se trouvait dans l'obligation de prendre le risque…

Il forma le numéro de Chandler, fut très vite en ligne avec son collègue et dit :

— Ici Beffort. Écoutez-moi bien, Chandler, et ne m'interrompez pas. Dans six à sept minutes je vais arrêter votre voiture devant un magasin de Washington Street. La voiture restera inoccupée pendant un instant. Il faut que l'un de vos gars se trouve là-bas et qu'il dérobe le paquet carré posé sur la banquette arrière. Possible ?

— Sûrement, fit laconiquement Chandler, une voiture-radio vielle sur vous.

— Ce n'était pas prévu…

— Votre peau a beaucoup de valeur pour J.E.E., et je ne fais que suivre ses instructions. Désolé.

— Ça va, grogna Beffort, pour une fois la chose a du bon.

— Et comment ! Je sais exactement où vous êtes et je peux même vous dire que Dolly vient de profiter de votre absence pour reprendre son sac et le paquet en question ! Mes gars me tiennent au courant minute par minute. À mon avis, la fille ne laissera pas le paquet dans la voiture pour courir les magasins avec vous !

Beffort crispa les mâchoires. Chandler avait certainement raison.

— Écoutez, proposa Chandler, laissez-nous faire et essayez seulement de nous ignorer.

— Vous en avez de bonnes !

— Mes gars ne sont pas des nouilles ! Ils piqueront le paquet avant que vous n'arriviez au 455 ter Washington Street, ne vous en faites pas !

Cependant, vous devrez à tout prix décider Dolly à vous accompagner pour effectuer vos achats.

— *Okay*, accepta Beffort de mauvaise grâce, je vous abandonne la conduite des opérations. Salut !

Il raccrocha, consulta sa montre. Il n'avait pas débordé sur le temps qu'il s'était accordé et pouvait encore se permettre d'acheter un poulet. Il fit cela très vite, sans choisir, revint au trot vers sa voiture.

Dolly n'avait pas bougé mais, ainsi que Chandler l'avait annoncé, son sac et le paquet étaient maintenant sur ses genoux. Beffort contourna la Ford, posa la main sur la portière et inspecta la rue. Il croyait repérer aisément la voiture-radio du F.B.I. mais en fut pour ses frais…

— Et voilà un poulet ! dit-il gaiement en s'installant derrière le volant, malheureusement cette boutique ne vendait pas de Champagne !

— Nous nous en passerons, sourit Dolly.

— Pas du tout ! protesta Beffort, ce jour est à marquer d'une pierre blanche ! Cigarette ?

Dolly se servit. Beffort lui donna du feu, alluma sa propre cigarette. Il essayait au maximum de ralentir l'action, de montrer qu'il avait l'intention de passer un bon moment sur un rythme langoureux. Logiquement, c'était le contraire que le Grand Cerveau désirait. Dolly devait avoir reçu des consignes pour réduire au plus vite son compagnon à l'impuissance…

— Nous rentrons ? murmura Dolly.

Elle se faisait lourde contre Beffort, jouait savamment de ses charmes…

— Pas avant d'avoir acheté cette bouteille ! Ne me dites pas que vous n'aimez pas le Champagne, mon petit ?

— Je l'adore !

Beffort roulait à présent dans Washington Street. Il avisa un magasin d'alimentation, arrêta de nouveau la Ford et décida :

— Vous venez avec moi !

Sans laisser à Dolly le loisir de donner une réponse, il contourna la voiture, ouvrit la portière, prit la jeune femme par le bras et l'obligea à descendre. Il était gentiment collant et lui refuser quelque chose devenait très difficile. Dolly se laissa faire mais sans lâcher son sac ni le paquet…

Beffort fit semblant de ne pas s'en apercevoir, dissimula sa déception et entraîna sa compagne vers le magasin. Comme le précédent, il était bondé, vivait sa plus importante heure de pointe de la journée. Il était du style

libre-service et ses allées étaient encombrées de chariots dont les conducteurs ne respectaient pas la priorité.

Beffort prit un chariot, suivit la foule qui rampait en direction des rayons. Il était maladroit, heurtait souvent ses voisins. Il finit par pivoter vers Dolly et dit avec agacement :

— Chargez-vous de pousser ce machin, voulez-vous ? J'ai l'impression de traîner une voiture d'enfant !

Il ne lui laissait pas le choix. Dolly déposa son sac et le paquet dans le porte-bagages prévu à cet effet et prit la relève avec bonne humeur. Sous l'éclat des lampes, elle était presque livide, mais cela ne venait pas seulement de la lumière.

De minute en minute, elle perdait insensiblement tout ce qui faisait d'elle un être humain. Son organisme fonctionnait au ralenti, uniquement sur impulsion électromagnétique et, dans quelques heures, elle aurait l'apparence maladive des plus anciens serviteurs de l'Organisation Atomos. Beffort lutta contre la pitié qu'elle lui inspirait car, tant qu'elle porterait son cerveau-moteur, elle serait extrêmement dangereuse et invulnérable ! Certes le rayon paralysant pourrait la mettre hors d'état de nuire, mais, pour la détruire, il n'y avait que le feu…

— Venez par ici, Dolly, j'aperçois les bouteilles…

Elle le suivit docilement jusqu'au rayon. Beffort pensait que les hommes de Chandler profiteraient de la cohue pour subtiliser le paquet. Il espérait qu'ils se trouvaient actuellement à proximité et qu'ils sauraient sauter sur l'occasion qu'il allait leur fournir.

Il leva le bras, s'empara d'une bouteille de Champagne, la tendit à Dolly.

— Attrapez !

Volontairement, son geste était trop court. Dolly avança d'un pas, tourna le dos au chariot pendant une fraction de seconde. Son corps faisait écran et Beffort dut attendre qu'elle s'écarte pour avoir de nouveau le chariot dans son champ de vision. Alors, il se retint pour ne point jurer : le paquet était toujours en place !

Déjà, Dolly marchait vers la caisse. Beffort la suivit, paya la bouteille au passage. Dolly abandonna le chariot, récupéra, son sac et le paquet, laissa Beffort se charger de la bouteille.

Ce dernier regarda autour de lui, croisa le regard d'un homme en pardessus gris. Le type lui fit un clin d'œil, disparut aussitôt.

— Alors, Sam, vous venez ?

Beffort prit le bras de Dolly et ils sortirent, regagnèrent la Ford. Soucieux, Beffort se demandait ce que signifiait le clin-d'œil que le type lui avait adressé.

Dolly eut un petit rire.

— Décidément vous n'êtes pas pressé ! commenta-t-elle avec un brin d'agacement. J'ai même rarement vu un amoureux comme vous !

— Excusez-moi, je suis d'une région où les gens sont assez lents… Mais nous allons rattraper le temps perdu, faites-moi confiance !

Nerveusement, il démarra et la voiture se mit à cahoter bizarrement. Beffort stoppa. Il comprenait maintenant ce qu'annonçait le clin d'œil du type…

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Dolly.

— Un pneu crevé, expliqua Beffort, navré, mon petit, mais il faut que je répare. Ce n'est vraiment pas de pot !

— Zut ! Cela va durer longtemps ?

— Heu… Si je trouve le cric du premier coup, je pense m'en tirer en un petit quart d'heure. À condition que la roue de secours ne soit pas à plat et…

— Oh ! Non ! gémit Dolly, notre soirée est gâchée !

Derrière Dolly, Beffort vit le visage du type s'encadrer dans la portière. Il renouvela son clin d'œil, fit le geste de balayer l'air avec sa main en désignant Dolly, puis, il se perdit dans la foule.

— Écoutez, proposa Beffort qui pensait avoir correctement interprété le langage muet du G'man, je ne vais pas vous infliger cette attente. Partez devant et je vous rejoindrai dès que la réparation sera terminée !

Dolly parut hésiter.

— Vous êtes à peine à deux cents mètres de chez vous, insista Beffort. Le temps de mettre le Champagne au réfrigérateur, de découper le poulet, de dresser le couvert, et j'arrive ! *Okay* ?

— D'accord, se décida brusquement la jeune femme. J'habite au douzième étage. À tout à l'heure, Sam chou…

Elle lui donna un baiser, rafla le poulet et le Champagne, descendit de la Ford. Beffort la regarda s'éloigner, descendit à son tour et se mit en devoir de chercher le cric. Il trouva tout ce dont il avait besoin dans le coffre, commença sans grand enthousiasme à tourner la manivelle du cric.

Au bout d'un instant, il sentit une présence à ses côtés, releva les yeux et reconnut l'homme au clin d'œil.

— Si vous avez besoin d'aide ?

— Volontiers, accepta Beffort.

C'était un prétexte pour pouvoir lui parler sans éveiller la méfiance d'un éventuel guetteur. Le G'man s'accroupit, fit mine de tenir la roue crevée et dit à voix basse :

— Tout va bien. Nous avons remplacé le paquet par un autre exactement semblable et la fille n'y a vu que du feu.

— Bravo ! Je m'y suis moi-même laissé prendre ! Comment avez-vous fait ?

— Chandler se doutait qu'il y aurait urgence à propos de ce paquet. Aussi, lors de votre premier arrêt dans le drugstore, mon collègue a été rôder près de la voiture où la fille vous attendait. L'objet qui nous intéressait se trouvait sur ses genoux. Ses dimensions rappelaient celles d'une boîte à biscuits, l'emballage était en papier kraft ordinaire et le tout tenait grâce à une bande de Scotch. Pendant que vous téléphoniez à Chandler, mon collègue s'est procuré au drugstore ce qu'il fallait pour fabriquer une bonne reproduction et nous avons procédé à l'échange dans le libre-service. Chandler était au courant de l'opération que nous projetions et c'est pourquoi il vous a recommandé d'entraîner la demoiselle pour effectuer vos achats.

— Beau travail, admira sincèrement Beffort.

Il alla loger la roue crevée dans le coffre, ramena la roue de secours.

— Cette crevaison est votre œuvre, hey ?

— C'était la seule manière de vous prévenir hors de la présence de la fille expliqua le G'man, tout en l'aidant à remettre la roue en place.

Puis il ajouta :

— Maintenant nous allons rester à votre disposition. Vous allez chez la fille, n'est-ce pas ?

— Oui, car la réussite de mon plan dépend d'elle. Sur un ordre du Grand Cerveau elle pourrait filer d'un moment à l'autre et c'est précisément ce que je veux éviter. Mon but consiste à ne pas la lâcher jusqu'à demain midi.

— Que pouvons-nous faire de constructif ?

— Avez-vous des armes paralysantes ?

— Naturellement !

— Alors arrangez-vous pour interdire à quiconque de pénétrer chez Dolly. Mais faites cela avec discrétion, c'est-à-dire sans vous faire voir. Le Grand Cerveau va probablement réagir en constatant que le paquet ne

contient plus qu'une boîte à biscuits, mais il ne comprendra pas pour autant ce qui s'est passé et ne pourra donc me soupçonner. Pourtant, et puisque Dolly ne saurait seule me réduire à l'impuissance, je crois qu'il déléguera quelqu'un pour l'aider.

— Pourquoi pensez-vous que le Grand Cerveau en ait spécialement après vous ?

— Pas spécialement après moi, sourit Beffort. L'Organisation Atomos embauche à tour de bras et je serai une aussi bonne recrue que T.B. Clark et ce pauvre Clay ! Demain, et si vous avez la malchance de tomber sur un serviteur de l'Organisation, ce sera votre tour… Actuellement, nul n'est à l'abri du danger Atomos. Alors, gardez les yeux grands ouverts.

Le G'man eut un mince sourire.

— Nous faisons gaffe ! À propos, qui doit-on particulièrement surveiller ?

— Méfiez-vous d'un jeune homme aux cheveux longs et au teint blafard, fit Beffort en rangeant son cric dans le coffre. S'il se pointe au 455 ter Washington Street, flanquez-lui une bonne décharge de rayon paralysant !

— Ne vous inquiétez pas, nous le stopperons !

Beffort opina, mais il n'était pas très convaincu. Pour la galerie, il serra la main de son aide bénévole, lui offrit une cigarette, et demanda :

— Au cas où j'aurais besoin de vous, je téléphonerai directement à Chandler. Quel est votre nom ?

— Boggart. Mais souvenez-vous que nous serons dans l'immeuble ! Au moindre appel…

— Non, coupa Beffort, pas d'initiative maladroite. Si j'ai besoin d'aide, j'appellerai Chandler qui vous contactera aussitôt par radio. Sans cela, ne bougez sous aucun prétexte. Vu ?

— Vu…

Beffort remonta dans la Ford et démarra. À présent, il lui faudrait pas mal de chance…

CHAPITRE VIII

Dolly referma la porte de son appartement, déposa poulet et Champagne sur la table du living, puis, elle ôta son manteau et ouvrit le paquet.

En cet instant, comme pendant vingt-trois heures sur vingt-quatre, elle n'était qu'un robot. Elle ne sursauta donc pas en découvrant une boîte à biscuits au lieu de l'émetteur paralysant les volontés, mais, sur l'île Atomia, un signal d'alarme courut le long des ordinateurs et des trieuses électroniques. Les programmations du Grand Cerveau n'étaient pas prévues pour ce genre d'incident, car, il ne *devait pas* s'en produire !

Tout était programmé pour que Dolly utilise l'émetteur contre son visiteur. Les cartes perforées indiquaient que le jeune garçon aux cheveux longs avait bien remis à Dolly un paquet renfermant l'appareil. Ce dernier avait disparu entre treize heures quinze et le moment présent. Comme Dolly ne pouvait être suspectée, et que personne n'avait touché au paquet, le Grand Cerveau se trouvait face à une énigme insoluble.

En ce cas, il fallait revenir aux moyens primitifs et soumettre l'affaire à un cerveau humain. Les relais fonctionnèrent instantanément et un signal sonore vibra dans le bureau de M^{me} Atomos.

La diabolique femme se leva, marcha jusqu'au distributeur que le voyant indiquait et saisit la fiche imprimée que le Grand Cerveau lui expédiait. Tout de suite, elle sut que le F.B.I, ou la force « Dragon Vert », ou Smith Beffort en personne étaient à l'origine de cette substitution.

Déduction logique. Dolly Mclntyre avait fait tout ce qu'il fallait pour devenir suspecte, après avoir été conditionnée en ce sens, et il était normal que les Américains aient décidé de se servir d'elle pour attaquer l'Organisation.

M^me^ Atomos eut un sourire sardonique. Elle n'avait organisé tout cela qu'avec l'espoir d'attirer Smith Beffort à Boston et il semblait que son plan fût en bonne voie. Néanmoins, aucun renseignement n'indiquait que Beffort eût quitté sa maison de Williamsburg. En fait, et malgré les remarquables moyens d'information dont elle disposait, M^me^ Atomos ne savait absolument pas où il pouvait être.

Elle ne connaissait la retraite des Beffort que depuis une dizaine d'heures et, Harrisson, son serviteur, ne surveillait pas la maison depuis très longtemps.

Un autre signal sonore tira M^me^ Atomos de ses réflexions.

Le Grand Cerveau lui signifiait que Dolly Mclntyre était actuellement *inactive*, c'est-à-dire sans ordre, et que cela pouvait être dangereux pour la suite des événements.

M^me^ Atomos passa dans le poste de commandement qui jouxtait son bureau. Elle s'approcha d'un vaste tableau garni de voyants rouges et verts. Rouges pour les hommes, verts pour les femmes.

Chaque voyant représentait un serviteur et était surmonté d'un numéro d'immatriculation. Celui de Dolly était le 2.615. M^me^ Atomos mit en route le réseau qui lui permettait de prendre en charge n'importe quel robot, pressa le bouton 2.615 et s'installa devant l'écran TV, qui allait retransmettre tout ce que Dolly voyait devant le haut-parleur, qui répéterait tout ce que Dolly entendait, et devant le micro. Là c'était l'opération inverse qui se produirait, car Dolly, bien que prononçant elle-même les mots qui sortiraient de sa bouche, ne ferait que traduire ceux que M^me^ Atomos articulerait dans le micro…

L'écran devint laiteux, s'éclaircit, et M^me^ Atomos se trouva subitement dans l'appartement de Dolly Mclntyre à Boston. M^me^ Atomos n'était pas dans la peau de la jeune femme mais avait la possibilité d'utiliser à sa guise tous ses sens.

Ainsi, bizarrement, Smith Beffort allait sans le savoir avoir un entretien privé avec sa terrible ennemie qui, de son côté, ignorait la véritable identité de son interlocuteur…

---oOo---

Beffort sonna à la porte de l'appartement, entendit le ronflement discret du vibreur, puis, un bruit de pas. Quelques longues secondes s'écoulèrent et la voix lointaine de Dolly prononça :

— Un instant, j'arrive !

Beffort alluma une cigarette, s'adossa au mur. Il sortit un petit miroir de sa poche, vérifia une nouvelle fois son maquillage. Sa moustache tenait bon, ainsi que les plaquettes qui lui arrondissaient les joues. Quant à ses lunettes, larges, légèrement teintées, et à l'épaisse monture, elles dissimulaient parfaitement l'expression de son regard et jusqu'à la forme de ses sourcils.

À moins d'un incident imprévisible, Beffort était persuadé que le Grand Cerveau ne pourrait pas le reconnaître.

Brusquement, la poignée de la porte fut actionnée de l'intérieur, le battant pivota et Dolly apparut dans l'encadrement.

Elle avait revêtu un déshabillé troublant qui dévoilait généreusement ses formes et souriait tendrement.

— Entrez, Sam…

Beffort pénétra dans le vestibule. Il était de plus en plus sur ses gardes, se demandait comment il parviendrait à éviter de succomber aux charmes de la jeune femme sans se mettre en état d'infériorité.

— C'est gentil chez vous, fit-il platement.

Il se retourna. Dolly le dévisageait avec insistance inquiétante. Beffort ne pouvait deviner que M^me^ Atomos faisait sa connaissance, mais il sentit que cet examen tardif était anormal.

— Si j'ai du noir sur la figure ne m'en veuillez pas, dit-il en modifiant un peu plus le timbre de sa voix, le changement de cette sacrée roue m'a fait transpirer… À propos, j'aimerais me laver les mains.

Dolly le prit par le bras, l'entraîna vers la salle de bains.

— Vous pouvez vous mettre à l'aise. Sam, il y a ici un pyjama qui devrait vous aller…

Elle ne cachait pas ce qu'elle attendait de lui. Refuser ou faire la fine bouche risquait d'alerter le Grand Cerveau. Quitte à tromper Mie, Beffort devait maintenant aller jusqu'au bout de sa mission. D'ailleurs ce n'était pas une perspective déplaisante, loin de là…

— Le Champagne est au frais ? s'enquit-il avec désinvolture en se déshabillant.

— Il y est, sourit Dolly. Dites, vous êtes beaucoup plus fort que je ne l'imaginais !

Elle l'examinait sans nulle gêne. Beffort n'était pas tombé du dernier panier de pommes, mais la situation le mettait mal à l'aise. Il n'oubliait pas

que Dolly, bien que ravissante, n'était qu'un robot et qu'elle se comportait ainsi sur ordres…

Habilement, Beffort transféra son pistolet paralysant dans la poche de son veston formant écran, suspendit le vêtement à un portemanteau et dit nonchalamment :

— Je ne veux pas vous priver d'admirer ma plastique, mais il y a tout de même des choses que je ne suis pas habitué à faire devant une femme…

Dolly eut un petit rire, franchit le seuil et referma la porte. Beffort enleva ses derniers vêtements, enfila le pyjama marqué aux initiales T.B.C., pensa que Dolly et l'Organisation ne prenaient pas beaucoup de précautions ! Certes, tout le monde savait que T.B. Clark était l'amant de Dolly, mais conserver des vêtements lui appartenant après l'avoir fait disparaître, dépassait un peu les bornes !

Pour la première fois, Beffort eut le vague sentiment que quelque chose ne tournait pas rond dans cette histoire. Mais il n'avait pas le loisir d'approfondir, ni la possibilité de faire machine arrière sans donner l'alarme au Grand Cerveau.

Il boutonna la veste du pyjama, se lava les mains et cacha le pistolet paralysant sous la baignoire. Il se doutait que Dolly fouillerait ses affaires dès que l'occasion se présenterait…

— Alors, lança Dolly, vous prenez un bain ?

Beffort enfila des pantoufles (certainement celles que Clark mettait lorsqu'il séjournait chez Dolly), et quitta la salle de bains. Dans le living, Dolly venait de dresser la table, de découper le poulet, de baisser les lumières.

— Venez près de moi, Sam, et ôtez ces horribles lunettes !

— Je suis très myope, prétendit Beffort. Si vous le permettez, je les garderai pour le repas…

Sur l'île Atomia, M^me^ Atomos abandonna par manque d'intérêt.

Elle ne savait pas qui était cet homme, s'en moquait, et se demandait comment le Grand Cerveau avait pu le sélectionner comme futur membre de l'Organisation. Un myope !

Elle rendit Dolly au Grand Cerveau, lui attribua une programmation négative, et retourna dans son bureau. Pour elle, ce Sam, myope, et de surcroît relativement âgé, ne pouvait entrer dans l'Organisation Atomos…

---oOo---

Le Grand Cerveau, sollicité sur d'autres relais par M^me^ Atomos, délégua l'un de ses innombrables ordinateurs afin de résoudre le problème que posait la disparition de *deux* émetteurs paralysant les volontés. Car, et la nouvelle arrivait avec un inexplicable retard, le jeune garçon aux cheveux longs venait également de constater que son appareil n'était plus dans sa voiture !

M^me^ Atomos enregistra l'étonnante nouvelle, fit le point, et découvrit avec stupeur que cette information lui avait été communiquée deux heures auparavant ! La fiche reposait sur son bureau, intacte. Donc, elle, M^me^ Atomos, maîtresse suprême de l'Organisation, avait inconsciemment négligé de faire suivre cette affaire comme le bon sens l'exigeait !

M^me^ Atomos s'assit, mâchoires soudées. Maintenant, elle ne pouvait plus douter : depuis qu'elle s'était volontairement désintégrée pour échapper à Smith Beffort et ses hommes, elle ne possédait plus la totale maîtrise de ses facultés mentales ! Pour une femme comme elle, c'était une tragique révélation…

Ainsi, elle se rendait compte qu'elle n'avait pas fait tout ce qu'elle aurait dû faire au sujet de Dolly Mclntyre et de son compagnon ! Le Grand Cerveau l'avait spécialement alertée pour lui signaler la disparition de l'émetteur, et elle avait complètement oublié de quoi il s'agissait en cours d'action !

M^me^ Atomos lutta contre la panique, se leva et actionna le système d'appel qui la reliait à la clinique de l'île Atomia. Il se produisit un grésillement, puis une voix fit :

— Ici le docteur Minao.

— Minao, fit sèchement M^me^ Atomos, je crois que je suis malade !

— Que dites-vous ? s'effara le médecin.

Il appartenait à l'équipe des volontaires japonais qui luttaient par idéal contre les États-Unis. Avec ses collègues, il avait fabriqué le fantastique cerveau-moteur, le rayon désintégrateur, le mur électromagnétique et le Grand Cerveau. Mais, tout cela avait été possible grâce à l'extraordinaire intelligence de M^me^ Atomos, aux sommes fabuleuses qu'elle avait mises à leur disposition…

— Depuis ma désintégration, fit M^me^ Atomos, j'ai des absences de mémoire, des troubles de la vue, des vertiges… Il faut absolument arranger cela, Minao ! Actuellement, je suis incapable de continuer la nouvelle lutte que je viens d'engager contre les Beffort ! Je vais programmer le Grand

Cerveau, mais vous savez que cela ne peut durer qu'un temps… Combien de temps à votre avis ?

— Je l'ignore, madame. Il faut que nous vous examinions. Il se peut que vous soyez simplement surmenée…

— Non ! C'est plus grave que cela !

On ne discutait pas avec M^me^ Atomos. Minao se contenta de dire avec beaucoup de douceur :

— Je ne peux vous soigner par téléphone, madame. Quand vous serez prête, descendez. Nous serons tous là pour vous éclairer sur vos troubles…

M^me^ Atomos coupa la communication, avala un calmant dont elle usait de plus en plus fréquemment, et se rendit dans la salle de programmation. Pendant une heure, elle vérifia que tout pouvait marcher sans elle pendant plusieurs mois. Cela s'était déjà produit, mais en cas d'événements imprévus, le Grand Cerveau serait évidemment pris de court. Il n'était qu'une machine et venait de le prouver en refusant l'affaire de disparition des émetteurs…

M^me^ Atomos effectua un dernier réglage, et prit un ascenseur qui la conduisit directement dans la clinique. Là, le docteur Minao et ses assistants l'attendaient. Mme Atomos étouffa un soupir et passa dans la salle de consultation.

---oOo---

Au 455 ter Washington Street, dans l'appartement de Dolly Mclntyre, Smith Beffort allait de surprise en surprise. Alors que la jeune femme paraissait être programmée pour mener une campagne de séduction, son attitude venait brusquement de se modifier radicalement.

Le prétexte était une subite migraine.

— Soyez gentil, Sam, laissez-moi seule… Je souffre effroyablement de la tête…

Beffort se fit un peu tirer l'oreille, pour la forme, mais il finit tout de même par regagner la salle de bains. Il en ressortit peu après, vêtu de pied en cap, affichant une mauvaise humeur qu'il ne ressentait absolument pas et dit :

— Une soirée de chien !

Dolly ne prit même pas la peine de lui répondre. Le Grand Cerveau lui avait ordonné d'éloigner cet homme, sans plus.

— Peut-être à demain ? fit Beffort la main sur la poignée de la porte.

— Impossible, répliqua Dolly d'une voix lointaine, demain je serai en Californie.

— Vacances ?

— Oui…

— *Okay* ! Dans ce cas je vous dis adieu.

Dolly resta muette. Beffort franchit le seuil et se retrouva dans le couloir. Quelque chose qu'il ne comprenait pas venait de se produire. Est-ce que, par hasard, l'Organisation Atomos se mettait à battre de l'aile ?

CHAPITRE IX

Dans le hall de l'immeuble, Beffort retrouva Boggart qui montait la garde. Dans la rue, un peu en retrait, la voiture-radio du F.B.I. stationnait, prête à capter les messages en provenance du Central.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Boggart, il y a des lames à rasoir dans le potage ?

— Miss Mclntyre vient de recevoir des instructions différentes en ce qui me concerne, expliqua Beffort, mais nous allons continuer à veiller sur elle. Ne bougez pas d'ici…

— Mêmes consignes ?

— Non. Laissez passer les visiteurs sans vous préoccuper de leur identité. Seule Dolly nous intéresse désormais. Quoi qu'elle fasse il faut absolument que nous gardions le contact jusqu'à demain midi. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez dans la voiture…

Beffort sortit, longea le trottoir. Juste avant d'aborder la voiture, il leva machinalement la tête vers le douzième étage. Il s'attendait plus ou moins à voir Dolly assister à son départ, fut très intrigué de constater qu'elle n'avait même pas eu cette curiosité. Décidément, l'Organisation Atomos venait de prendre à son égard une attitude on ne peut plus méprisante !

Beffort ne s'en plaignait d'ailleurs pas puisque cela allait faciliter son travail, mais connaissant les méthodes de l'Organisation, il ne pouvait manquer de s'étonner de la nouvelle politique qu'elle suivait.

Soucieux, il grimpa dans la voiture qu'occupait le collègue de Boggart et demanda :

— Rien de neuf ?

— Chandler vous fait savoir que Owen Bernitz est arrivé à Boston avec son équipe, et que tout est calme du côté du *Le Lanai*. Heu ! Ça n'a pas collé avec la sauterelle ?

Il avait un petit sourire en coin qui en disait long sur ce qu'il pensait au sujet de Dolly. Beffort haussa les épaules.

— Quand vous aurez couché avec une fille équipée d'un cerveau-moteur, vous serez moins emballé, mon vieux ! À moins que vous n'ayez un penchant pour les cadavres… Appelez-moi Chandler, voulez-vous ?

Le G'man saisit son micro et lança son indicatif. Aussitôt, la voix de Chandler résonna dans le haut-parleur. Beffort prit le micro et raconta la tournure imprévue que prenaient les événements. Il termina en disant :

— Tout cela est incompréhensible car, à ma connaissance, c'est la première fois que le Grand Cerveau modifie le programme d'un de ses serviteurs en cours de mission.

— Vous avez peut-être été jugé dangereux ?

— Clay était dangereux et on l'a éliminé. C'est généralement ce qui arrive à ceux qui se mettent en travers des projets de l'Organisation… Écoutez, Chandler, il peut y avoir une foule d'autres explications, mais je crois que M^me^ Atomos vient brusquement d'achever de recruter des serviteurs. Ses effectifs doivent être au complet et elle va passer à l'action.

— À Boston ?

— Vraisemblablement ! Dites à vos gars d'ouvrir l'œil et de vous signaler immédiatement le moindre fait bizarre auquel ils pourraient assister. L'affaire sera chaude et prendra sans doute naissance dans Hingham Bay…

— Si vous parlez du yacht, fit Chandler, je peux vous rassurer tout de suite ! Une canonnière est sur place et se chargera de l'envoyer par le fond en cas de nécessité ! En outre, une équipe de fédéraux est en embuscade sur la digue…

— Parfait, coupa Beffort, vous allez les envoyer se promener ailleurs ! Owen Bernitz et ses hommes vont prendre la relève !

— Mais…

— Ne discutez pas, Chandler. La force « Dragon Vert » sait comment il faut se bagarrer contre l'Organisation et vos gars seront plus utiles en ville. À chacun sa tâche.

— La canonnière ? s'enquit Chandler d'un ton pincé.

— Laissez-la où elle est, mais recommandez-lui de ne pas ouvrir le feu sans ordre. Si je ne me trompe pas, il y a sur le yacht votre chef puis

T.B. Clark, sans parler de la jeune femme et de la petite fille enlevées dans Hyde Park… À propos, savez-vous qui elles sont ?

— Non, personne n'a signalé leur disparition, dit Chandler avec indifférence. Owen Bernitz est ici…

— Passez-le-moi.

Il y eut un court silence, puis la voix grasse de l'ancien gangster lança :

— *Hello, boss* ! Alors, on remet ça ?

— Comme vous voyez, Owen. Vous avez entendu ma conversation avec Chandler, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai déjà envoyé Stuton, Baxer et Lucky se balader sur le quai n° 2. Les autres mecs quadrillent le bled. Si j'ai bien pigé, faut neutraliser les robots de l'O.A. s'ils veulent jouer les méchants ?

Bernitz avait son franc-parler et ne mâchait pas ses mots.

— C'est cela, approuva Beffort, mais attendez un peu avant de déclencher la bagarre. Je suis sur la piste d'une fille qui devrait prochainement entrer en action. Si par bonheur elle ne bougeait pas, je profiterai de l'heure de neutralisation pour la munir d'un émetteur…

Bernitz ne demanda pas d'explication car il savait de quoi Beffort parlait. Il s'agissait d'un appareil minuscule, lançant un appel toutes les quinze secondes, et qui pouvait aisément être dissimulé dans un revers de veston, une épaulette, etc.

La personne qui le portait ne pouvait plus échapper à une filature. Sauf, et c'était le cas pour les membres de l'Organisation, si elle changeait complètement de tenue ! Mais, quand ce changement s'opérait, c'était toujours à l'intérieur d'un refuge de l'O.A. Donc, l'opération était rentable. Mais elle devait obligatoirement avoir lieu pendant l'heure de neutralisation afin que le Grand Cerveau n'en fût point informé. En ce qui concernait Dolly, le plan de Beffort était plus complexe. Cette fois, il voulait éviter de perdre la trace de la jeune femme lorsqu'elle revêtirait l'uniforme des serviteurs de l'O.A. Pour cela, un seul moyen : cacher l'émetteur sur le corps de Dolly…

Ce n'était pas facile. Pourtant, Beffort avait son idée.

— *Okay* ! dit Bernitz. On tâchera de rester peinard…

Il s'interrompit brusquement. Beffort entendit un murmure de conversation, puis Chandler s'écria :

— Beffort, je viens de recevoir un message en provenance du quai n° 2 ! À l'instant, Clay vient de sortir du *Le Lanai* ! C'est incroyable ! Que faut-il

faire ?

— Recommandez surtout à vos hommes de ne pas l'aborder ! Maintenant, il fait partie de l'Organisation et se promène avec un cerveau-moteur…

— Vous êtes sûr ?

— Hélas ! Mon pauvre Chandler, je sais que M^me^ Atomos n'a jamais relâché l'un de ses prisonniers sans l'opérer auparavant. Clay va certainement revenir au Central. Il vous racontera une histoire très plausible pour expliquer son absence et reprendra son poste comme si de rien n'était ! Faites semblant de le croire, ne lui montrez pas que vous vous méfiez de lui, et arrangez-vous pour qu'il ignore tout des opérations en cours. Ce dernier point est capital ! Si Clay apprend quoi que ce soit, le Grand Cerveau en sera instantanément informé !

— Bon sang ! Si vous croyez que ça va être facile ! Une fois au Central, Clay occupera l'épicentre du réseau de renseignements pour Boston et sa région !

— Changez tout cela ! aboya Beffort, entrez en rapport avec la police municipale et servez-vous de son Central ! Nom d'un chien ! Ne me faites pas croire que vous avez les deux pieds dans le même sabot, Chandler ! Débrouillez-vous, et en vitesse ! Quand vous aurez chamboulé votre système, appelez cette voiture que vous pouvez, dès à présent, considérer comme étant mon quartier général ambulant.

— Entendu, fit Chandler d'une voix blanche.

Beffort coupa, rendit le micro au G'man, tourna la tête juste pour voir accourir Boggart. Ce dernier, très excité, s'engouffra dans la voiture et dit :

— Voilà deux minutes que je vous fais des signaux ! Le jeune type aux cheveux longs vient de monter chez Dolly. Regardez, sa vieille bagnole est rangée devant votre Ford !

— Il était seul ? s'enquit Beffort.

— Oui, mais il trimbalait un paquet tout à fait semblable à celui que nous avons dérobé !

La nouvelle rendit Beffort pensif. Si l'Organisation fournissait à Dolly un autre émetteur paralysant les volontés, cela signifiait que la période de « recrutement » n'était pas encore terminée… Sous peu, d'autres habitants de Boston disparaîtraient sans laisser de trace. Et il était probable qu'ils seraient conduits à bord du yacht pour y être opérés !

Le plus terrible, c'était qu'il n'y avait rien à faire contre cela. Si Dolly et son compagnon étaient mis hors d'état de nuire, des dizaines de serviteurs

seraient là pour reprendre le flambeau. De plus, de par la neutralisation de Dolly et du jeune garçon, le Grand Cerveau saurait que le F.B.I. tenait la bonne piste et changerait automatiquement sa tactique.

De constater une nouvelle fois son impuissance mettait Beffort dans une rage sourde, et inutile.

— Attendons, dit-il, Dolly est actuellement notre meilleur atout…

---oOo---

Clay arriva au Central trente minutes après son départ du quai nº 2. Il paraissait être en pleine forme, engueula le planton qui l'observait avec stupéfaction, grimpa d'une traite à son bureau et y trouva Chandler qui s'écria :

— Par exemple ! Où étiez-vous passé ?

— Salut ! fit Clay avec bonne humeur. Mon petit Jo, vous pouvez vous apprêter à dynamiter la mère Atomos ! J'ai découvert assez d'indices pour désintégrer son Organisation !

Pendant quelques secondes, Chandler se demanda si Beffort n'avait pas commis une grossière erreur en prétendant que son chef était maintenant dans l'autre camp. Puis, Clay dit en s'installant derrière son bureau :

— Vous savez que je soupçonnais la maîtresse de T.B. Clark, cette Miss Mclntyre.

— Je sais confirma Chandler qui était hésitant.

— Donc, je me suis rendu à son appartement. Là, j'ai acquis la certitude que cette fille avait bien fait disparaître son amant. Pourquoi selon vous ?

— Je n'en sais rien.

— Parce qu'elle fait partie de l'Organisation Atomos, mon petit Chandler ! Mais laissez-moi vous raconter comment j'ai découvert le pot aux roses : en sortant de chez Miss Mclntyre, j'ai repéré un type qui manipulait dans sa voiture la fameuse boîte carrée qui m'intriguait tant. J'ai attendu en pensant que quelque chose allait se produire, mais, après un instant de manipulations, apparemment sans conséquence, le jeune garçon mit sa vieille Chevrolet en route et démarra en direction de Newton… Vous n'avez pas une cigarette ?

Perplexe, Chandler lui tendit son paquet. Tout collait à peu près dans l'histoire de Clay, sauf le dernier détail, c'est-à-dire que la vieille Chevrolet était partie vers Newton…

— J'ai tout de suite compris que ce jeune homme faisait aussi partie de l'Organisation, reprit Clay d'un ton très décidé, et je me suis précipité dans ma voiture. L'un derrière l'autre, nous avons traversé Newton, puis Waltham, et nous nous sommes finalement arrêtés après Riverview, devant une vaste propriété complètement isolée.

Il avait adopté une diction assez théâtrale, tombait consciemment ou non dans le plus pur style mélo. Chandler en était gêné pour lui, comprenait, à présent, que Beffort ne s'était pas trompé. Habituellement, Clay était sobre, aussi bien en gestes qu'en paroles. Pour quelqu'un qui le connaissait bien, il était facile de voir qu'il ne se trouvait pas dans son état normal.

— Là-bas, poursuivit Clay, je n'avais que deux solutions. *Primo* : suivre le jeune garçon. *Secundo* : tout abandonner et alerter notre Central… Comme vous le devinez, j'ai choisi la première parce qu'elle était la plus raisonnable, compte tenu du fait que le garçon pouvait disparaître pendant mon absence…

Chandler n'écoutait plus que d'une oreille. Il savait que Clay lui racontait une histoire inventée de toutes pièces, se demandait simplement quelle en serait la conclusion… Car, si Clay n'avait pas été téléguidé par le Grand Cerveau, il n'aurait pas éprouvé le besoin de justifier son absence. Il était directeur du bureau F.B.I. de Boston et, en tant que tel, pouvait parfaitement partir en mission s'il le jugeait utile sans avoir à en rendre compte à ses subalternes.

— Donc, continua Clay, j'ai laissé le garçon entrer dans la propriété avant de m'y glisser à mon tour. Je vous fais grâce des difficultés que j'ai éprouvées pour pénétrer dans l'habitation sans être vu… Une fois dans la place, je me suis aperçu que la maison était déserte et que toutes les précautions que j'avais prises avaient été vaines. Curieusement, le garçon avait lui-même disparu !

Il guetta une réaction de Chandler avec une telle acuité que celui-ci se crut obligé de dire :

— En effet, c'est étrange.

Clay eut l'air satisfait, et reprit :

— Naturellement, j'ai cherché dans toute la maison un endroit où ce jeune homme aurait pu se cacher. Je n'en ai pas trouvé. En revanche, dans la cave, j'ai avisé une trappe que j'ai soulevée, dévoilant du même coup une volée de marches qui s'enfonçaient inexplicablement dans le sous-sol ! Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Je serais descendu, répondit Chandler du tac au tac.

Il comprenait que Clay le testait, bien entendu sur ordre du Grand Cerveau, afin de se garantir contre les invraisemblances.

— C'est ce que j'ai fait, fit Clay. Et je suis tombé dans un extraordinaire labyrinthe d'où je viens à peine de trouver la sortie ! Entre-temps, j'ai réalisé que toutes ces salles souterraines et ces tunnels bourrés de matériel électronique représentaient le refuge numéro un de l'Organisation Atomos dans notre État !

— Pas possible ! s'exclama Chandler qui jouait le jeu.

— C'est ainsi, mon petit Jo ! Il faut immédiatement prévenir Smith Beffort ! Savez-vous où il est ?

Chandler devina subitement que toute cette rocambolesque histoire n'avait été inventée que pour justifier cette dernière question ! À travers Clay, réduit au rôle de mécanique, le Grand Cerveau tentait d'avoir des renseignements sur son plus mortel ennemi !

— Beffort ? assura Chandler, mais il ne s'occupe pas le moins du monde de la disparition de T.B. Clark ! Vous vous étiez vous-même chargé de l'affaire, et Washington n'a été alerté que parce que vous l'avez voulu ! Vous êtes le premier à dire que Miss Mclntyre appartient à l'Organisation Atomos… Pour moi, je vous assure que c'est une sacrée surprise ! Après votre disparition j'avais tout laissé tomber pour consacrer mon temps à vous rechercher…

Clay sourit.

— Prévenez ma femme que je suis de retour, mon petit Jo. Je vais immédiatement téléphoner à J.E.E. pour lui exposer la situation… Allez ! Filez !

Chandler ne se le fit pas répéter. Il fonça dans son bureau, fit bloquer la ligne de Clay et appela Washington. Très vite, il prévint Evans de ce qui était arrivé à Clay, lui dit que ce dernier cherchait à savoir où était Beffort tout en lançant toutes les forces du F.B.I. sur la propriété de Riverview.

Evans réagit au quart de tour.

— J'ai compris, Chandler ! Passez-moi ce malheureux. Je vais lui jouer une infâme comédie, mais c'est nécessaire puisqu'il représente le Grand Cerveau !

Chandler raccrocha, se précipita aussitôt vers la salle de transmissions-radio. Malgré le danger que faisait planer la présence de Clay, il devait coûte que coûte alerter Beffort !

CHAPITRE X

— Et alors, fit froidement Beffort, il se comporte comme je m'y attendais, n'est-ce pas ?

— Exact, mais il vous cherche et fera son possible pour entraîner toutes nos forces vers *Riverview* !

— Ne vous affolez pas, Chandler, et comptez sur J.E.E. pour stopper son agressivité. Clay peut parfaitement être muselé. Malgré son poste, il doit suivre les instructions de Washington, et il les suivra. Tenez-le à l'œil, faites en sorte qu'il ne sache rien de ce que nous préparons, et il finira par s'éteindre tout doucement. Quand je parle de Clay, je pense évidemment au Grand Cerveau…

Chandler émit un petit soupir et demanda :

— Vous êtes toujours dans Washington Street ?

— Toujours, répondit laconiquement Beffort qui commençait à trouver le temps long.

— *Okay* ! termina Chandler, bonne chance…

Il coupa, quitta la salle et allait regagner son bureau lorsqu'il se souvint qu'il devait téléphoner à M^me^ Clay. La pauvre femme devait être sur des charbons ardents. Chandler se demanda ce qu'il allait lui dire. Certes, Clay était en bonne santé, apparemment sain d'esprit, mais comment réagirait-il devant sa femme ? Puis, autant que Chandler s'en souvenait, les Clay avaient une petite fille…

Il sut que la tâche qu'il était contraint d'exécuter ne serait pas facile, prépara une phrase du genre : « Votre mari est au bureau, madame Clay. Il est en bonne forme…, mais ne vous étonnez pas de son comportement ! »

Chandler grimaça. Comment annoncer à cette femme que son époux n'était plus qu'un robot, un mort-vivant, et que selon toute probabilité il serait irrécupérable ?

Chandler chercha le numéro personnel de Clay, décrocha et demanda à la standardiste de le mettre en communication avec M^me^ Clay.

Un instant coula, puis la standardiste lui dit que ce numéro ne répondait pas. Chandler vérifia qu'il ne s'était pas trompé. Ce faisant, son regard tomba sur l'adresse de Clay et un frisson lui courut le long de l'échine : les Clay habitaient tout près de Hyde Park !

— Bon Dieu ! jura Chandler, ce serait terrible !

Il venait de penser à la femme et à la petite fille dont Beffort lui avait parlé… Aucun avis de recherche n'avait été lancé depuis leur disparition. C'était surprenant. Sauf s'il s'agissait de la famille de Clay !

Chandler quitta le Central, grimpa dans une voiture de service et fila à toute allure vers Hyde Park. Dix minutes plus tard il stoppait devant le 42 Milton Street…

Au cinquième étage, personne ne répondit à son coup de sonnette. Il s'adressa aux voisins, apprit que l'on n'avait pas revu M^me^ Clay depuis qu'elle était partie en promenade avec sa fille dans Hyde Park. Chandler remercia, regagna sa voiture. Il devait maintenant apporter la sinistre nouvelle à Clay…

---oOo---

Dans les profondeurs de l'île Atomia, une horrible tragédie se préparait. La vaste salle qu'une grille coupait en deux, résonnait de pleurs d'enfant. Le décor n'avait pas changé, sauf que M^me^ Atomos n'occupait plus le fauteuil situé dans la partie non meublée de la salle, et que la poupée mobile avait été enlevée de la chambre.

Maintenant, c'était la fillette de Clay qui la remplaçait. Elle avait été séparée de sa mère depuis peu, se retrouvait seule dans ce sinistre lieu, criait sa peur et son chagrin. À quatre ans, une ombre est menaçante et le silence complet fait un bruit terrible !

Brusquement, un petit objet rond tomba dans la cheminée, rebondit et roula sur le sol. Cela ressemblait à une balle et la fillette cessa de pleurer. Elle descendit du fauteuil où elle s'était blottie, fit un pas. En un éclair, le tigre jaillit de la boule, qui était en réalité un ordinateur, et son mufle hideux se tendit vers la petite fille…

Il y eut un cri, puis le silence retomba sur la salle qui s'emplit d'une écœurante odeur de sang.

À Boston, Beffort et les deux G'men durent patienter près de deux heures avant de voir le jeune garçon aux cheveux longs franchir le seuil de l'immeuble.

— Il n'a plus le paquet, souffla Boggart. Qu'est-ce qu'on fait ?

Beffort n'hésita que quelques secondes.

— Il faut le suivre. Boggart, prenez la Ford de Chandler et collez à ce type. En cas d'urgence, rappelez-vous qu'il faut alerter le Central de la police et non celui du F.B.I. !

— C'est entendu, fit Boggart.

Il descendit, changea de voiture et démarra à la suite de la vieille Chevrolet. Dix minutes s'écoulèrent, puis Dolly apparut sur le trottoir. Elle avait changé de toilette, portait des escarpins à talons vertigineux, une robe et un manteau ultra-courts…

— Drôle d'allure, commenta le G'man.

— On dirait effectivement qu'elle veut se donner l'apparence d'une poule, approuva Beffort. Curieux qu'elle n'ait pas emporté le paquet ?

Dolly se planta devant la porte de l'immeuble et ne bougea plus. Un instant plus tard, un taxi, qu'elle avait certainement commandé par téléphone, stoppa devant elle. Dolly y monta, et le taxi s'éloigna vers le centre.

— En route, intima Beffort.

Le taxi traversa Boston du sud au nord, s'immobilisa finalement à l'extrémité de Summer Street, non loin des quais de Mill Peninsula, dans un endroit parfaitement désert. Quelques rares réverbères éclairaient la digue, révélaient la forme dentelée des entrepôts érigés dans un quadrilatère interdit, jetaient sur l'eau sombre des lueurs mouvantes, brutalement brisées par la masse d'un cargo à quai.

— Pour une fille désirant faire du racolage, fit le G'man, le coin manque plutôt de clients !

Beffort ne répondit pas, regarda Dolly sortir du taxi. Elle avait en effet une drôle d'allure, mais cela venait peut-être de ses talons trop hauts qui s'accommodaient mal des pavés disjoints.

Le taxi redémarra, disparut en direction du centre. Dolly ne se retourna pas, continua de progresser péniblement vers la digue. Beffort avait la

sensation que quelque chose clochait dans la démarche de la jeune femme…

— Dites, remarqua tout à coup le G'man, c'est pas bizarre qu'une femme se balade sans son sac à main ? Eh ! Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Dolly venait de s'immobiliser au bord du quai. Promptement, elle fit sauter ses escarpins, retira son manteau, sa perruque, et le visage livide du jeune garçon apparut sous la clarté terne du réverbère !

Il jeta un coup d'œil sur la voiture du F.B.I., éclata de rire et plongea dans l'eau glaciale qui l'engloutit dans un discret jaillissement d'écume.

Le G'man eut un geste vers la portière, mais Beffort l'agrippa par le bras.

— Pas d'imprudence !

— Ce garçon va se noyer !

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon vieux, et mettez plutôt votre bagnole en marche ! Nous sommes repérés par l'Organisation et notre peau ne vaudra pas cher si nous restons plantés ici… Bon sang ! Si Boggart n'avait pas disposé d'une voiture, Dolly disparaissait dans la nature ! Je me demande à quoi rime toute cette comédie ?

Plus le temps passait et plus Beffort éprouvait le sentiment que l'Organisation Atomos n'employait pas ses méthodes habituelles. M^me^ Atomos devait savoir que le yacht *Le Lanai* était sous surveillance. La manière dont le jeune garçon venait d'être sacrifié le prouvait. Alors, pourquoi faisait-elle traîner les choses ? Que signifiait ce chassé-croisé étrange à travers Boston ? Et, surtout, qu'était devenue Dolly ?

— Appelez le Central, conseilla le G'man en roulant vers Savin Hill, peut-être que Boggart a déjà donné de ses nouvelles à Chandler ?

— D'abord, décida Beffort, arrêtez-moi devant un bureau de poste ouvert la nuit. Est-ce que ça existe dans le quartier ?

— Oui, tout près d'ici… Cela ne me regarde pas, mais si vous voulez téléphoner pourquoi ne pas le faire depuis un poste de police ?

— Comme vous voudrez, cela importe peu. Le principal est que je puisse le faire très vite.

À son ton, le G'man comprit qu'il y avait urgence. Il appuya sur l'accélérateur, freina trois minutes plus tard face à un poste de police. Beffort y pénétra, se fit connaître. On le conduisit sur sa demande à un bureau vide où le téléphone était directement branché sur l'automatique-province et il forma le numéro de sa maison de Williamsburg.

À la seconde sonnerie l'on décrocha. Beffort raccrocha aussitôt, recommença… C'était le signal convenu. Cette fois. Mie se fit entendre sans crainte :

— Smith, que se passe-t-il ?

— Rien, j'étais inquiet sans raison précise. Tout va bien là-bas ?

— Oui. Bob et le docteur dorment pendant que les chiens tournent autour de la maison… Je suis installée auprès de la fenêtre, toute lumière éteinte. C'est sinistre, mais ce n'est pas inquiétant ! Quoi de neuf à Boston ?

Elle faisait son possible pour paraître décontractée, mais sa voix vibrait de façon singulière. La menace « Atomos » la rongeait…

— Rien de spécial, mentit Beffort. Je crois que tout cela n'est qu'une fausse alerte. Si cela continue, je serai de retour demain ou après-demain. Le rhume de Bob ?

Il tombait dans les banalités pour ne pas affoler sa femme qui, de son côté, n'osait lui dire qu'elle avait peur… À ce compte, la conversation perdit vite tout intérêt et Beffort n'avait pas meilleur moral lorsque sa femme coupa. Il ne savait d'où lui venait cette prémonition, mais il s'attendait à une catastrophe.

De retour dans la voiture de service, il se mit en contact-radio avec Chandler qui lui dit être sans nouvelle de Boggart.

— Par contre, ajouta Chandler, je sais qui sont la femme et la fillette de Hyde Park !

— Oui ? fit Beffort l'esprit ailleurs.

— Il s'agit de la femme et de la fille de Clay !… Cela n'a pas l'air de vous surprendre ? Savez-vous qu'elles sont probablement encore à bord du yacht et que nous pourrions peut-être les sauver ?… Pourquoi restons-nous inactifs au lieu d'attaquer l'Organisation ?

Il s'interrompit enfin et Beffort demanda froidement :

— Combien de serviteurs de l'Organisation connaissez-vous, Chandler ?

— Dolly Mclntyre, le jeune garçon aux cheveux longs…

— Et Clay, termina Beffort. Donc, ce sont eux que vous voulez attaquer ?

— Le yacht…

— Il sera vide ! aboya Beffort. Si, par hasard, vous retrouvez la femme et la fille de Clay, vous ferez connaissance avec deux nouveaux serviteurs de l'O.A., un point c'est tout ! En outre, sachez que le jeune garçon s'est balancé dans l'eau glaciale de Mill Peninsula, et que Dolly est en fuite ! Quelle Organisation voulez-vous attaquer, Chandler ?

Chandler ne répliqua pas. Il avait pris la mouche, mais Beffort était bien plus furieux qu'il l'était lui-même.

— Gardez votre agressivité dans votre poche et mettez un mouchoir par-dessus, fit Beffort d'un ton plus calme. Nous nous bagarrons depuis des années contre des ombres et ce n'est pas vous qui allez démanteler l'Organisation depuis votre bureau ! Faites marcher votre radio et essayez de savoir si Boggart a été vu par vos hommes… Pour l'instant, c'est mon souci numéro un ! Quand vous saurez quelque chose, appelez-moi. Bonsoir.

Beffort coupa et dit au G'man :

— Maintenant, nous allons au quai de plaisance de Hingham Bay. Je crois qu'il n'est que temps de voir ce que le *Le Lanai* a dans le ventre !

Le G'man le dévisagea avec incompréhension.

— Vous venez de dire à Chandler qu'il serait vide !

— À chacun son travail, fit Beffort. Chandler aura bien assez de tracas avec Clay. Puis, c'est une affaire qui est du ressort de la force « Dragon Vert »…

Il sourit, offrit ses cigarettes, et dit :

— Vous allez être aux premières loges, mon vieux. Il serait peut-être mieux que je vous appelle par votre nom ?

Le G'man démarra, et dit :

— Je me nomme Westlake, mais tout le monde m'appelle West.

— *Okay* ! West, mettez la gomme. Il se pourrait bien que Boggart soit en train d'avaler son bulletin de naissance !

---oOo---

Boggart avait suivi la vieille Chevrolet. Maintenant, il se trouvait sur le quai n° 2 très indécis sur la conduite à suivre. Dolly qu'il prenait toujours pour le jeune garçon, venait de disparaître à l'intérieur du yacht.

Dans la nuit, Boggart devinait des ombres immobiles, savait qu'il s'agissait là des hommes de la force « Dragon Vert », et estimait avec juste raison que sa présence était superflue.

Il pensa qu'il devait contacter Chandler afin que ce dernier mette Beffort au courant de la situation, déplora aussitôt que la Ford qu'il pilotait fût démunie de poste émetteur. Cela le contraignait à utiliser un téléphone public.

Il fit demi-tour, longea le quai, trouva une cabine dans Sea Street. De cet endroit il appela Chandler qui lui demanda de rester en ligne pendant qu'il

avisait Beffort par radio.

L'appel toucha Beffort alors qu'il sortait du quartier de Mill Peninsula. Il dit à Chandler de recommander à Boggart de rester à proximité du quai, et de prévenir Owen Bernitz qu'une prochaine action allait avoir lieu contre le yacht.

Chandler expédia les messages si bien que, lorsque la voiture de Beffort arriva au port de plaisance, tout était prêt pour attaquer le *Le Lanai*.

La canonnière fermait le port, et dix hommes de la force « Dragon Vert » armés de fusils paralysants se tenaient en embuscade derrière le mur de la digue. Owen Bernitz marcha vers Beffort et dit :

— Tout est *okay*, *boss*…

Il plissa le front et ajouta :

— Trouvez pas bizarre que ce bateau reste comme ça, sans lumière ? On dirait qu'il n'y a personne à bord…

Beffort dégaina son pistolet.

— C'est pour le savoir que nous sommes ici, Owen. Réunissez vos gars, nous y allons !

Le groupe s'avança en tirailleur et parvenait au quai quand le *Le Lanai* s'environna brusquement de flammes. L'incendie était trop soudain et trop général pour ne pas avoir été provoqué. Le feu courait à toute allure sur le pont, jaillissait des hublots que la chaleur fendait, dévorait les superstructures avec une extraordinaire rapidité.

— Essence ! cria Bernitz.

Sombre, Beffort recula pour échapper à la formidable chaleur que dégageait le foyer. Il réalisait que M^me^ Atomos venait, en détruisant le yacht et en supprimant Dolly Mclntyre, de couper définitivement toutes les pistes qui auraient pu guider vers elle ses ennemis…

En fait, seul Clay pouvait désormais remplir ce rôle.

CHAPITRE XI

Eddy Witturst, l'un des plus anciens ennemis de M^me^ Atomos, avait été informé en temps utile que Beffort avait besoin de lui à Boston. Néanmoins, J.E.E., très anxieux au sujet de Mie et de Bob, lui avait demandé d'effectuer un « crochet » par Williamsburg afin de vérifier sur place que les six chiens protégeaient efficacement les Beffort.

Witturst connaissait parfaitement les méthodes de l'Organisation. Il arriva à Williamsburg aux environs de minuit (au même moment le yacht sombrait corps et biens à Boston), refit le plein d'essence, et se dirigea à petite allure vers l'habitation. Il n'avait pas l'intention de rendre visite à Mie. Il était là incognito, en accord avec J.E.E., mais à l'insu de Smith Beffort qui n'aurait certainement pas apprécié cette initiative.

Smith craignait par-dessus tout qu'un visiteur ami ne guide involontairement jusqu'à chez lui un serviteur de l'Organisation. Witturst savait à quoi s'en tenir à ce propos. Tout au long des quelque trois cents kilomètres de son voyage, il avait pris des précautions inimaginables pour mieux déjouer toute tentative de filature. Dans Williamsburg, il se livra encore à une série de vérifications. La ville dormait, les rues étaient désertes. Witturst fut rapidement persuadé qu'il n'avait pas été pisté et gagna le quartier où se dressait la maison des Beffort.

Prudemment, le G'man abandonna sa voiture dans une rue voisine et s'avança très précautionneusement en restant dans l'ombre. La nuit était sombre, la température basse. Witturst releva le col de son pardessus, glissa ses mains dans ses poches. Il trouvait le secteur sinistre et de ce fait, était déjà sur ses gardes. Il se coula le long des haies en détaillant les véhicules

en stationnement, repéra avec un petit choc au cœur l'homme qui paraissait dormir dans l'un d'eux.

S'il n'avait pas fait aussi froid, Witturst aurait sûrement trouvé la présence de cet homme moins alarmante. Dans le cas présent, et compte tenu du fait que la voiture en question stationnait exactement en face de la maison des Beffort, le G'man sut aussitôt que Mie, Bob et le docteur Soblen étaient en mauvaise posture.

Witturst se cacha derrière un arbre et concentra son attention sur le dormeur. Il ne voyait pas son visage, ne devinait que sa silhouette. L'homme lui tournait le dos et sa tête reposait sur le dossier de son siège. Il ne bougeait pas d'un centimètre et semblait réellement dormir…

Puis, Witturst remarqua un détail : les glaces de la voiture ne portaient aucune trace de buée ! À croire que le type ne respirait pas, qu'il ne dégageait pas la moindre chaleur capable de réchauffer la température ambiante ! Pourtant, les glaces de la voiture étaient hermétiquement closes. Anormal !

Witturst battit en retraite, remonta dans sa Dodge qu'il fit avancer lentement jusqu'au coin des deux rues. Il éteignit ses phares, vira doucement, stoppa enfin quand la voiture suspecte entra dans son champ de vision, et coupa le contact.

Si ce type n'était pas mort et refroidi depuis longtemps, il ne pouvait être qu'un serviteur de M^me^ Atomos ! Mais, il y avait un doute que Witturst ne devait pas prendre le risque de lever.

Mort, l'homme serait naturellement inoffensif. Robot de l'Organisation, il réagirait violemment, donnerait l'alarme au Grand Cerveau qui changerait ses plans…

Witturst décida d'attendre. Il était certain que c'était la décision la plus sage.

---oOo---

Dans la maison, Soblen était maintenant de garde. Mie et son fils dormaient au premier étage et les danois continuaient leur ronde autour du jardin. Installé derrière la fenêtre du living, Soblen comptait machinalement le nombre de passages qu'ils effectuaient devant le perron. Il se sentait inutile, commençait à s'ennuyer de son laboratoire…

Les chiens ne laisseraient évidemment passer personne. Ils avaient été dressés pour cela, tueraient à la moindre alerte, et stopperaient, leur ronde si

quelque chose les inquiétait. Une sécurité qui refoulait le suspense et laissait vacant l'esprit de Soblen qui s'assoupissait insensiblement dans une douce et dangereuse quiétude.

Mais la situation était telle que l'avait préparée M^me^ Atomos. Ni Soblen, ni les chiens, ni Witturst n'étaient en mesure de deviner l'approche sournoise de la soucoupe volante miniaturisée qui descendait du ciel. Elle venait directement de l'île Atomia, avait les dimensions et la forme d'une roue de voiture, et ne transportait qu'un ordinateur pas plus gros qu'une balle de tennis…

L'heure était favorable et le fils des Beffort allait mourir. M^me^ Atomos l'avait juré. Pour cela, la terrible femme s'était contrainte de retarder sa vengeance contre les États-Unis et avait mobilisé toute sa formidable organisation. Pour poursuivre son action, il lui fallait éliminer Smith Beffort.

Comme l'homme échappait toujours à ses coups, elle allait le toucher par le truchement de son fils et l'abattre plus définitivement qu'en lui ôtant la vie.

M^me^ Atomos, ou plus précisément le Grand Cerveau, savait de façon certaine que Smith Beffort se trouvait à Boston. Cela avait été confirmé par le garçon aux cheveux longs qui, sous l'apparence de Dolly Mclntyre, s'était jeté dans le port de Mill Peninsula. Ensuite, par les yeux de Dolly, le Grand Cerveau s'était assuré que Beffort et sa force « Dragon Vert » n'étaient préoccupés que par le yacht. La disparition du bateau coupait les fils pouvant guider Beffort jusqu'à l'île Atomia.

Quant à Clay, il devait mourir sous peu.

En ce qui concernait Boston, tout était donc réglé.

À Williamsburg c'était le calme plat. Cela, le Grand Cerveau le savait par Harrisson qui surveillait depuis des heures la maison des Beffort.

Après la mort de Bob, Harrisson regagnerait l'île Atomia à bord d'un sous-marin. Le submersible était d'ailleurs celui qui avait relâché sous la coque du *Le Lanai*. Actuellement, il voguait tranquillement au large de Norfolk, serait dans Batten Bay à point nommé pour recueillir Harrisson…

Donc, la soucoupe volante porteuse de mort descendit au niveau du toit, s'immobilisa au-dessus de la cheminée, ouvrit sa trappe et largua l'ordinateur qui dégringola le long du conduit. Sans bruit, il rebondit dans l'âtre, roula sur le plancher de la chambre où dormait le petit Bob, et s'arrêta dans un angle de la pièce.

À la même seconde, sur Atomia, un autre ordinateur digérait le code génétique du tigre qui disparaissait brusquement de sa cage. L'opération se déroulait magnifiquement, sans heurt, avec une précision mathématique. Cependant, le tigre était dressé pour attaquer un enfant se tenant debout et hurlant sa peur.

Or, en raison de l'heure, le Grand Cerveau n'ignorait pas que Bob dormait. En conséquence, tout avait été prévu pour le faire se lever. La soucoupe descendit encore d'un mètre, se renversa et roula littéralement sur les tuiles du toit avant de s'élever dans les airs et de disparaître.

Le vacarme fut énorme. C'était comme si une pluie de grenaille se fût soudainement abattue sur la maison. Les chiens cessèrent de tourner, Soblen bondit dans l'escalier, et Mie sauta de son lit. Dans le même temps, le petit Bob se mit à pleurer et se dressa sur sa couche.

La chambre n'était éclairée que par la veilleuse. Des ombres étranges dansaient sur les murs. Mie fit irruption dans la pièce au moment où Soblen atteignait le palier.

— Avez-vous entendu ? cria le docteur en se précipitant.

Le cœur battant. Mie répondit :

— Oui, mais cela ne provient pas de la chambre de Bob !

Soblen apparut dans l'encadrement de la porte. Il tenait fermement son pistolet paralysant, avait le visage déformé par l'angoisse. D'un coup d'œil, il constata que tout allait bien, vit que Mie avait les bras ballants.

— Votre arme, gronda-t-il. Allez la chercher pendant que je m'occupe de Bob !

Avec un rien d'affolement, Mie quitta la chambre, fila vers la sienne. Elle courut à la commode, saisit le pistolet, tourna les talons… À cette seconde, un hurlement horrible éclata et un fracas de meubles renversés suivit. Pétrifiée, Mie entendit la voix étranglée de Soblen, celle de Bob, méconnaissable… Elle sortit enfin de l'espèce de stupeur qui la paralysait, se précipita dans le couloir, fut assourdie par une plainte atroce tandis que Soblen apparaissait, sanglant, titubant, n'ayant plus à la place du bras droit qu'un moignon déchiqueté. Le docteur fit un pas, s'effondra en travers du couloir. Il essayait de parler, mais ses lèvres ne laissaient passer que cette plainte épouvantable témoignant de son immense douleur.

Mie l'enjamba, franchit le seuil, hurla : un tigre énorme dévorait une chose informe qui devait être son fils !

Mie, traumatisée, n'eut même pas le temps de presser la détente de son pistolet. Ses forces la lâchèrent, sa raison chavira, et elle plongea dans un abîme sans fond.

Une minute plus tard, le tigre, foudroyé par l'ordinateur, s'écroulait à son tour sur les restes du petit Bob, puis, l'ordinateur se désintégra de lui-même et ne fut plus qu'un petit tas de poussière. Dans le couloir, baignant dans le sang et dans l'horreur, Soblen rampait vers le téléphone…

Witturst était trop loin de la maison pour saisir la plus insignifiante péripétie de ce drame. Il vit bien les lumières filtrer à travers les volets du premier étage, mais cela n'avait rien d'extraordinaire.

Ensuite, il n'eut pas le loisir de songer à autre chose qu'à la voiture qu'il surveillait.

Sans raison apparente, celle-ci venait en effet de décoller du trottoir et s'éloignait vers la sortie de Williamsburg. Lorsqu'elle passa devant Witturst, à peine lancée, le G'man distingua très nettement les traits de l'homme qui tenait le volant. Ce fut bref, mais Witturst en avait assez vu pour acquérir la certitude qu'il était en présence d'un membre de l'Organisation Atomos.

À partir de cet instant, Witturst eut la même réaction que Beffort face à Dolly Mclntyre : ne pas lâcher d'une semelle ce serviteur de M^me^ Atomos…

Les deux voitures quittèrent la ville, piquèrent vers l'est et roulèrent à toute allure pendant une heure. Après quoi, elles pénétrèrent dans Newport News et empruntèrent le James River Bridge qui franchit James Bay et relie Newport News à Bartlett.

Après quoi, la voiture que suivait Witturst obliqua en direction du sud, prit la route n^o^ 17 et la suivit sur trois kilomètres avant de filer sur une secondaire qui rejoignait la mer. Witturst ignorait évidemment que c'était là que son gibier devait embarquer à bord d'un sous-marin, mais, connaissant la façon de faire de M^me^ Atomos, il devina qu'il allait très vite être semé.

Fiévreusement, il chercha le moyen de continuer sa poursuite, même si elle devait avoir un prolongement en mer, se dit qu'il n'aurait aucune chance et décida de prévenir Washington si ses craintes se réalisaient.

À Batten Bay, Witturst sut qu'il avait vu juste : à moins de cent mètres, le serviteur de l'Organisation venait de sauter de voiture et prenait place dans un canot à moteur où un autre homme l'attendait déjà. Le canot déjaugea, sortit rapidement du petit port et s'éloigna…

Tout cela s'était fait si vite que Witturst n'aurait pu intervenir même s'il en avait eu l'intention. Sans hésiter, il fit demi-tour, roula à tombeau ouvert jusqu'au poste de police qu'il avait repéré au passage et demanda l'autorisation de téléphoner tout en exhibant son insigne du F.B.I.

En quatre minutes, il entra en ligne avec le bureau de J.E.E. et la secrétaire de service lui demanda de patienter un instant, car le patron parlait sur l'autre ligne. Witturst rongea son frein en regardant courir la trotteuse de sa montre. Il était sur le point d'injurier la secrétaire quand la voix d'Evans explosa dans l'écouteur :

— Bon sang ! Où êtes-vous, Witturst ?

— À Batten Bay. Je…

— Qu'est-ce que vous fichez là-bas ? Je vous avais recommandé de veiller sur la maison des Beffort ! Savez-vous seulement que Bob est mort, Mie à moitié folle, et Soblen dans le coma avec un bras en moins ?

C'était si brutalement assené que Witturst en resta muet de saisissement. Féroce, Evans poursuivit :

— Sur les lieux, on vient de retrouver la dépouille d'un tigre ! C'est lui qui a mutilé Soblen et dévoré Bob ! Pendant ce temps que faisiez-vous, hein, dites-moi ?

Witturst lutta contre la nausée qui le gagnait.

— Je suivais un serviteur de l'Organisation…

— Où l'avez-vous repéré ?

— Devant la maison des Beffort…, mais il n'a pas quitté sa voiture un seul instant !

— C'est certainement lui qui a supervisé l'opération ! Où est ce type en ce moment ?

— En mer, à bord d'un canot à moteur qui se dirige vers le large. Je pense qu'il se prépare à embarquer à bord d'un bâtiment plus important qui le conduira sur Atomia ! Faites donc le nécessaire pour que la Navy soit en mesure de suivre cette piste au lieu de m'eng…ler ! Car, je n'ai peut-être pas vu le tigre, mais que fabriquaient les chiens ?

Sa remarque fit tomber d'un coup la hargne de J.E.E. qui répondit avec lassitude :

— C'est précisément ce que nous nous demandons… Cette bête semble être brusquement sortie du néant pour accomplir l'horrible travail que lui avait confié Mme Atomos, et nous n'en saurons pas plus tant que Soblen ne pourra pas parler.

— Smith ?

— Il ne sait pas encore, murmura Evans.

— Vous devez le lui dire ! En même temps, parlez-lui de ce type que j'ai suivi jusqu'à Batten Bay et dont nous devons absolument ne pas perdre la trace ! Si nous agissons vite, je gage qu'il nous conduira jusqu'à l'île Atomia…

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Après ce qu'elle vient de faire, M^me^ Atomos sait qu'elle peut numéroter ses abattis !

Elle va se tenir tranquille un bon bout de temps et nous n'entendrons plus parler d'elle pendant des mois ! Mais, actuellement, elle récupère ses serviteurs en vitesse ! Croyez-moi, le moment n'a jamais été aussi favorable ! Prévenez Smith ! Lui seul peut utiliser la marine l'aviation, et toutes les forces policières dont disposent les États-Unis…

Indécis, Evans resta silencieux. Il se demandait comment annoncer à Beffort la sinistre nouvelle…

— Alors, insista Witturst, vous attendez quoi ?

— Rien… C'est *okay*, Witturst, j'alerte Smith et la Navy.

— Norfolk ?

— Bien entendu…

— Dites-leur de ne pas partir sans moi ! J'en suis à dix minutes !

— D'accord, fit J.E.E.

Il coupa, forma aussitôt le numéro de téléphone de l'amiral Greens. Sans se l'avouer, il retardait l'instant d'appeler Beffort à Boston.

CHAPITRE XII

Quand Smith Beffort arriva à Williamsburg, le docteur Soblen venait de succomber, et sa femme était plongée dans une cure de sommeil. Flottant dans un étrange état second, Smith tint à voir les restes de son fils. On accéda à son désir après de longs palabres et Beffort resta plus d'une heure devant la dépouille de l'innocente victime.

Lorsqu'il sortit de l'hôpital, J.E.E. fut obligé de se placer en travers de son chemin pour attirer son attention.

— Smith ?

Beffort le dévisagea avec une effrayante fixité.

— Vous êtes là, Evans… Merci d'être venu.

Son regard dévia sur la file de voitures rangées en bordure du parking. Elles étaient occupées par des G'men et des hommes de la force « Dragon Vert ». Beffort reconnut Charles Hyde, Owen Bernitz et, à quatre pas derrière Evans, Yosho Akamatsu qui arrivait directement de Tokyo.

Tout ce monde était silencieux, figé.

— Smith, reprit J.E.E., vous pouvez voir qu'il ne manque que Eddy Witturst.

Beffort cilla.

— Encore une mauvaise nouvelle, Evans ?

— Non, Witturst va bien. Actuellement il se trouve à bord d'un escorteur rapide qui suit un sous-marin au sonar…

Beffort s'anima légèrement.

— Un sous-marin appartenant à l'Organisation ?

— Oui. Il se dirige vers le sud… Une cigarette ?

Beffort se servit machinalement. Evans lui donna du feu et poursuivit :

— Cela va être terriblement long, mais nous pensons que ce sous-marin va rejoindre sa base dans le Pacifique.

— L'île Atomia ? Si elle est réellement dans les Hawaii ce sous-marin devra passer le Cap Horn ! Vous vous rendez compte, Evans ?

J.E.E. entraîna doucement Beffort vers sa voiture. Pour le moment il ne désirait que lui changer les idées.

— Maintenant, Smith, nous avons le temps. La Navy suivra la piste pendant des mois s'il le faut, mais le sous-marin ne lui échappera pas. S'il va aux Hawaii, il peut y être beaucoup plus vite que nous ne le supposons. Son allure est rapide. L'amiral Greens est pratiquement certain qu'il s'agit d'un bâtiment atomique…

Il ouvrit la portière de sa voiture.

— Montez. Nous allons tenir une petite conférence malgré l'heure tardive. Tous les gars qui sont ici ont besoin de vous afin d'établir un plan d'action contre M^me^ Atomos. Cette fois, Smith, nous aurons sa peau, faites-moi confiance…

Beffort opina. Tuer M^me^ Atomos de ses mains pourrait certainement lui apporter un immense soulagement.

---oOo---

J.E.E. multiplia les conférences pour tenir Beffort sous pression, mais la réalité était là avec ses exigences. Ce fut d'abord le double enterrement de Soblen et du petit Bob, puis la santé de Mie donnait à Smith de terribles inquiétudes.

La jeune femme ne parvenait pas à reprendre pied après sa cure de sommeil. Elle reconnaissait à peine son mari, ne manifestait aucun désir, refusait de se lever et se transformait lentement en grabataire inexpugnable.

Seul, Smith aurait pu la convaincre de reprendre une vie normale, mais n'en éprouvait pas le besoin. Il ne pouvait l'aider, redoutait même le moment où il se retrouverait avec elle dans une autre demeure. L'ombre de Bob était entre eux comme un muet reproche. Ils avaient joué avec sa vie, l'avaient en quelque sorte sacrifié… Certes, il s'agissait de sauver les États-Unis, d'attirer M^me^ Atomos dans un piège, de sauver du même coup des centaines de vies humaines, mais il n'en était pas moins vrai qu'un enfant était mort inutilement.

M^me^ Atomos ne faisait plus parler d'elle ni de son Organisation. Clay était mort et on avait découvert le cadavre de T.B. Clark dans une cave de

Boston, mais le sous-marin poursuivait toujours sa route…

La Navy le suivait farouchement et, au cours des semaines qui suivirent, il fut signalé au large des Antilles, du Brésil, des îles Falkland. Puis, il franchit le Cap Horn, remonta vers le nord sans refaire surface une seule fois.

Plus tard, il infléchit sa route, vers le nord-ouest, passa la ligne de l'Équateur, piqua enfin droit sur les Hawaii.

L'amiral Greens lança deux sous-marins sur ses traces, annonça que l'on serait fixé sous vingt-quatre heures. Alors, Smith Beffort se rendit à la clinique où Mie menait une existence de plus en plus végétative. Elle n'avait pas changé, mais ses yeux étaient comme voilés. Beffort s'assit au pied du lit, lui prit la main et dit simplement :

— Demain nous connaîtrons l'emplacement de l'île Atomia.

Il espérait une réaction, un sursaut, et n'obtint qu'un regard indifférent. Plus rien, même pas la vengeance, n'intéressait Mie Azusa-Beffort…

— L'île est probablement dans l'archipel des Hawaii, reprit Beffort avec la sensation de s'adresser à un mur, et la Navy est sur les traces d'un sous-marin…

Mie baissa les paupières et demanda :

— Akamatsu ?

Surpris, Beffort dit :

— Il est ici, à Williamsburg. Il a demandé plusieurs fois l'autorisation de vous voir, mais vous avez refusé…

— Maintenant, je serai heureuse de bavarder avec lui. Je m'ennuie du Japon, Smith.

Beffort poussa un soupir de soulagement. C'était la première fois depuis la mort de Bob que Mie exprimait un désir. Cela signifiait sans doute qu'elle commençait à revivre.

— Yosho peut venir ce matin si vous le désirez, dit-il. En passant, je vous signale que vous pouvez aussi voir Evans, Owen Bernitz, Charles Hyde, Stuton, Baxer, Lucky…

— Non, coupa Mie d'un ton décidé, je ne veux causer qu'avec Akamatsu. Tout au moins dans l'immédiat…

Elle fixa son mari.

— Vous allez naturellement bientôt partir pour Hawaii ?

— Dès que l'île Atomia sera localisée, oui.

— Ce sous-marin ne peut pas s'échapper ?

— Je ne crois pas. Toutes les précautions ont été prises pour qu'il ignore jusqu'au bout la filature dont il est l'objet et il n'aurait aucune raison de dévier sa route…

Mie baissa de nouveau les paupières. Beffort eut l'impression qu'elle essayait de lui dissimuler l'intérêt que ces nouvelles éveillaient en son esprit, puis il rejeta immédiatement cette idée, car elle était sans fondement.

— Que se passera-t-il quand vous connaîtrez l'emplacement d'Atomia ? s'enquit Mie avec un peu trop d'indifférence.

— Cela dépendra de beaucoup de choses. S'il s'agit d'un lieu habité, ce qui est vraisemblable, notre tâche ne sera pas aisée. Il faudra tout d'abord évacuer la population, établir un pont aérien afin d'aller plus vite, et tout cela provoquera une agitation qui risquera d'alerter M^me^ Atomos.

— Pourquoi cette évacuation ?

L'œil de Smith flamboya.

— Bombe atomique, dit-il. Nous ferons sauter Atomia comme une vulgaire taupinière ! C'est là que se trouvent le Grand Cerveau et le laboratoire où ont été fabriquées les armes qui peuvent anéantir demain l'humanité ! Même si M^me^ Atomos parvenait à fuir, elle serait sans ressource !

— Vous pensez donc qu'elle s'échappera une nouvelle fois ?

— Hélas ! Je le crains, répondit sincèrement Beffort. Il ne lui faut que quelques secondes pour se désintégrer et effectuer un télétransport qui peut la conduire au bout du monde ! Nous ne pouvons rien contre cela, mais, je le répète, si nous détruisons totalement Atomia, Mme Atomos n'aura plus jamais la possibilité d'utiliser ses soucoupes volantes, ou son rayon désintégrateur, ou sa coupole électromagnétique ! Avant d'abattre un ennemi, il faut le désarmer. En ce qui concerne Mme Atomos, ce sera chose faite !

Cette fougueuse déclaration n'eut point l'effet escompté. Mie s'abandonna encore à l'inertie complète qui était devenue son état naturel, et elle parut se réfugier dans une somnolence défensive que nul ne saurait troubler. Là, elle était tranquille, en sécurité, sans obligation ni responsabilité. On la soignait, on veillait sur elle, on protégeait sa quiétude.

Pour qui et pour quoi aurait-elle fourni l'effort nécessaire à son retour parmi ses semblables ?

Beffort accepta sa défaite. Il avait l'espoir que Yosho Akamatsu réussirait mieux que lui. Il était Japonais, comme Mie, et possédait une philosophie

typiquement asiatique que la jeune femme comprenait plus facilement… D'ailleurs, si elle avait demandé à le voir, c'était probablement pour satisfaire au besoin de parler avec un représentant de sa race, d'examiner en sa compagnie les problèmes qu'elle ne pouvait élucider seule.

Beffort embrassa sa femme qui lui rendit son baiser avec une passion inespérée. Elle le retint un instant contre elle, hésita, et murmura finalement :

— Patience, Smith, je guérirai…

Beffort sourit.

— Je sais. À bientôt, Mie… Je reviendrai vous voir dès mon retour des Hawaii.

Il lui caressa les cheveux et sortit très vite afin de lui cacher son émotion.

---oOo---

Yosho Akamatsu resta trois heures auprès de Mie et regagna l'hôtel Motor House vers treize heures. Il était visiblement soucieux, mais prit un air dégagé lorsque Beffort l'aborda.

— Alors, Yosho ?

— Votre femme va bien, mon vieux, ne vous tracassez pas ! Il lui a fallu du temps pour admettre la mort de Bob, pour comprendre qu'aucun sacrifice ne le ramènerait à la vie… Disons que cette période de méditation était obligatoire.

— Je comprends, mais de quoi avez-vous parlé ?

Akamatsu eut un geste large.

— Du Japon en général et de Tokyo en particulier. Mie avait soif de savoir ce qui se passait au pays. Une sorte de retour sur elle-même pour mieux se retrouver… Savez-vous que votre femme n'est jamais revenue au Japon depuis son enlèvement et son opération ? Elle a évoqué des souvenirs datant de l'époque où elle étudiait le chant à l'école Takarazuka, a parlé de Mikonosuke Watanabe, ce jeune serviteur de l'Organisation qui l'enleva en plein Tokyo afin qu'elle devînt Miss Atomos… Bref, notre conversation n'a roulé que sur des banalités… Dites, Smith, si nous allions déjeuner ?

L'hôtel Motor House était devenu le Q.G. temporaire du F.B.I. et de la force « Dragon Vert », grouillait littéralement d'hommes armés qui attendaient impatiemment les communiqués de l'amiral Greens. On savait que le sous-marin pirate se rapprochait toujours des îles Hawaii mais, depuis le matin, il avait considérablement ralenti son allure et infléchissait

insensiblement sa route vers l'ouest. S'il continuait ainsi, il passerait assez loin de ce que l'on croyait être son but.

Néanmoins, on était prêt à tout. Sur l'aéroport Patrick-Henry, situé à quelques kilomètres de Williamsburg et qu'on pouvait rallier en vingt minutes en voiture, plusieurs gros transports de troupes étaient capables de décoller instantanément pour amener à pied d'œuvre Smith Beffort et ses hommes.

Parallèlement, l'amiral Greens rameutait sa flotte.

En raison des forces en jeu, l'attaque de l'île Atomia se solderait par une éclatante victoire ou, si M^me^ Atomos parait le coup, par une épouvantable catastrophe…

Beffort et Akamatsu s'assirent à une table relativement isolée. Beffort tenta de relancer la conversation sur Mie, mais Akamatsu esquiva habilement et resta dans le vague. Peu après, J.E.E. se joignit à eux, dit que quatre bombes atomiques étaient à sa disposition, que l'île Atomia serait réduite en cendres…

Beffort n'écoutait que d'une oreille. Il soupçonnait Akamatsu de lui cacher quelque chose, pensait que Mie lui avait demandé sa parole de garder le secret sur un sujet tabou. Bien sûr, Beffort se rendait compte qu'il n'avait aucun motif concret de croire que Mie préparait une action quelconque à son insu. Ce n'était qu'une impression, une sorte de prémonition…

---oOo---

À dix-sept heures vingt-cinq, le sous-marin pirate arriva à proximité d'un îlot granitique, plat et nu comme la main, mesurant à peine un kilomètre sur deux. Latitude 14° 12 Alt. 6 mètres, en plein océan Pacifique et assez loin de toutes les îles habitées de l'archipel des Hawaii.

À dix-huit heures douze, le sous-marin franchit une brèche pratiquée dans les récifs, à une dizaine de mètres de la surface, et progressa lentement vers l'îlot. Peu après, il se glissait dans une caverne immergée, poursuivait un instant sa route sous-marine et refaisait enfin surface dans un bassin souterrain situé en bordure de la cité Atomia.

Un équipage de vingt-cinq hommes, plus Harrisson, abandonnèrent le bâtiment et passèrent dans une salle de contrôle directement supervisée par le Grand Cerveau. Là, ils furent identifiés et aussitôt dirigés vers les

ateliers, puis, le Grand Cerveau mit à zéro le tableau de contrôle installé dans le bureau de M^me^ Atomos.

Cela voulait dire que tous les serviteurs de l'Organisation, *sans exception*, avaient regagné la base. M^me^ Atomos grimaça un sourire sans joie, abaissa un levier qui commandait la fermeture hermétique de toutes les issues de la cité, et se laissa aller avec épuisement sur la couche où elle reposait.

Le docteur Minao et ses collègues lui avaient conseillé le repos complet. Elle était au bord de la dépression nerveuse, devait cesser ses recherches, augmenter son nombre d'heures de sommeil, etc. Mais M^me^ Atomos savait parfaitement qu'elle ne pourrait jamais se débarrasser de la haine qu'elle éprouvait envers les Beffort et c'était surtout cela qui la minait.

La mort atroce du petit Bob n'avait été pour elle qu'une maigre consolation. Maintenant, il lui fallait la vie de Mie Azusa et elle combinait déjà comment elle manœuvrerait pour l'atteindre…

Sa haine ne lui faisait pas pour autant négliger sa propre sécurité. En pendentif, la sinistre femme portait en permanence un ordinateur de « départ » possédant déjà son code génétique. En cas de danger, M^me^ Atomos n'avait qu'un geste à faire pour être désintégrée et transportée instantanément auprès d'un autre ordinateur « reconstituant » installé à Savannah en Géorgie.

Certes, M^me^ Atomos était persuadée qu'elle n'aurait pas besoin d'utiliser ce système tant qu'elle serait sur Atomia. Ici se trouvait toute sa puissance, toute sa fortune, son laboratoire… Toutes choses qu'elle avait mis vingt ans à acquérir, à perfectionner, et qu'elle serait incapable de remplacer en cas de destruction totale.

Elle ferma les yeux, tenta de plonger dans un sommeil réparateur, mais n'y parvint pas.

Comme Smith Beffort, M^me^ Atomos avait des antennes. Elle sentait qu'une menace rôdait autour d'Atomia, mais, également comme pour Beffort, ce n'était qu'une impression, une sorte de prémonition…

CHAPITRE XIII

À dix-huit heures trente, le dernier communiqué de l'amiral Greens fit l'effet d'une bombe sur les occupants de l'hôtel Motor House. Très laconiquement. Greens donnait la position exacte de l'île Atomia, et demandait des instructions à Beffort.

Dix minutes plus tard, J.E.E., Akamatsu, Owen Bernitz et Smith Beffort situaient l'îlot sur une carte détaillée de cette zone du Pacifique. L'îlot s'appelait Le Roc. C'était un bloc aride, environné de récifs dangereux, et uniquement fréquenté par les oiseaux.

Au cours des précédentes recherches, menées conjointement par la Navy et le F.B.I. (ces mêmes recherches auxquelles le docteur Soblen avait participé), personne n'avait songé à débarquer en cet endroit. Le Roc était comme un désert où il n'y avait visiblement aucune possibilité de trouver refuge, et on s'était contenté de le survoler…

— Incroyable ! râla J.E.E., M^me^ Atomos ne peut pas avoir eu l'idée saugrenue d'établir son quartier général sur un îlot aussi vulnérable ! Greens se trompe !

Beffort haussa les épaules.

— C'est précisément parce que tout le monde a tenu votre raisonnement que M^me^ Atomos n'a jamais été inquiétée… Personnellement, j'avais imaginé autrement l'île Atomia. Je voyais plutôt une terre habitée, possédant des routes, un aérodrome et une population assez importante où les serviteurs de l'Organisation pouvaient passer inaperçus… Psychologiquement, c'est une réussite ! Sans ce sous-marin, M^me^ Atomos aurait pu vivre des années sur Le Roc en toute tranquillité !

Yosho Akamatsu dit :

— Je ne partage pas tout à fait votre optimisme, Smith. La Navy a suivi le submersible, jusqu'à cette île, mais qui nous dit qu'il s'agit bien là d'Atomia ?

— C'est aussi mon avis, fit Owen Bernitz. Avant de canarder Le Roc, faudrait savoir si la mère Machin est vraiment planquée dedans !

Un petit silence se produisit et chacun sentit combien la disparition de Soblen était sensible. Habituellement, Soblen faisait office de régulateur dans ce genre de discussion. Il avait du bon sens, du sang-froid, savait mieux que quiconque analyser une situation et en tirer les conclusions qui s'imposaient. Désormais, il allait falloir décider sans lui…

— Je crois, dit Beffort, qu'il existe au moins un moyen de nous assurer que si Le Roc est une simple étape ou une véritable base. Au cours des trois derniers mois, on a cherché à découvrir Atomia. Je sais que la Navy a pris des photographies aériennes de l'archipel des Hawaii. Evans, voulez-vous voir si ce travail a également été fait pour Le Roc ?

J.E.E. appela Washington par téléphone, apprit qu'il existait effectivement une douzaine de clichés représentant Le Roc et demanda qu'on les lui fasse immédiatement parvenir en priorité.

Trente minutes plus tard, les douze clichés étaient entre les mains de Beffort. Il les étala sur la table, les examina attentivement et dit :

— Quelqu'un voit-il des oiseaux sur ces photos ?

Evans, Owen et Akamatsu répondirent négativement. Beffort reprit la carte accompagnée de son descriptif et lut :

— *« Le Roc est uniquement fréquenté par des oiseaux migrateurs que l'on trouve en très grande quantité à toutes les époques de l'année… »*

Il releva les yeux et dit :

— Ces renseignements datent de janvier 1964 et sont donc antérieurs à la première apparition de M^me^ Atomos ! Voulez-vous m'expliquer pourquoi cette île aux oiseaux s'est subitement transformée en terre inhospitalière ? Regardez : sur les douze photographies, prises à basse altitude, on distingue parfaitement tous les détails topographiques des lieux, mais aucune trace ne permet de croire que des oiseaux l'ont récemment fréquenté ! Or, ce n'est pas un sous-marin qui a pu provoquer cette fuite. En revanche, les départs foudroyants des soucoupes volantes…

— *Okay* ! coupa Evans, n'en jetez plus, Smith. Nulle preuve ne pourrait être plus probante ! Lorsque les animaux fuient c'est que l'homme s'installe… Il ne vous reste qu'à ordonner le bombardement d'Atomia !

Beffort secoua la tête.

— Plus facile à dire qu'à faire, Evans. Une bombe atomique ne fera de l'effet que si elle explose au cœur même d'Atomia. Larguée d'un avion, elle n'entamerait que très superficiellement Le Roc… Si vous voulez mon avis, nous ne sommes pas encore au bout de nos peines !

— Mince ! lâcha Owen Bernitz, qu'est-ce qu'on va faire ?

— D'abord, décida, Beffort, il faut voir la situation de plus près. Nous allons partir immédiatement pour Hawaii !

Ils étaient tous réunis sur le porte-avions *Georgia* portant la marque de l'amiral Greens. Le navire se trouvait ancré au large d'Hawaii depuis la veille. Il était le bâtiment le plus proche d'Atomia depuis qu'une certaine partie des eaux avait été déclarée zone opérationnelle, mais la distance qui l'en séparait avoisinait néanmoins les cinq cents kilomètres.

Tout cela afin de ne pas alerter M^me^ Atomos dont la méfiance était devenue légendaire…

Trois heures du matin venaient de sonner. La fatigue commençait à peser sur les épaules des hommes, et le ton montait entre Greens et le général d'aviation Salem. Tous deux se disputaient l'honneur de larguer la bombe, tentaient d'arracher la décision en prouvant que leur plan d'action était le meilleur.

Beffort leur demanda le silence, prit l'avis d'Akamatsu et d'Evans, puis déclara :

— Je crois que le plan de l'amiral Greens est le plus adapté à la situation.

Il vit la mine de Salem s'allonger, celle de Greens s'épanouir et ajouta froidement :

— Cependant, on ne peut pas dire que l'un d'entre vous sera le héros de l'affaire. Si Atomia est désintégrée nous le devrons à la torpille téléguidée qui portera la charge. Cela est une affaire de spécialiste, pas celle d'un marin ni d'un aviateur…

— Une torpille téléguidée ? s'effara Greens.

Il avait préconisé l'emploi d'un de ses sous-marins, constatait sans plaisir que son plan venait d'être modifié.

— Un submersible serait détecté par les radars et les sonars de M^me^ Atomos, fit Beffort.

— Il en sera de même pour la torpille !

— Possible mais, si elle saute avant d'atteindre son but nous n'aurons aucune victime à déplorer. Le bâtiment qui la dirigera ne devra pas

s'approcher d'Atomia au-delà d'une limite approximative de cinq kilomètres. Reste à trouver le moyen de guider la torpille sur une telle distance ! Il faut qu'elle franchisse le passage pratiqué entre les récifs, qu'elle pénètre dans la grotte sous-marine et qu'elle explose sous Le Roc. Nous attaquerons naturellement pendant l'heure de neutralisation, c'est-à-dire midi trente.

— Je peux fournir le navire, protesta Greens, mais pas l'homme ni la torpille !

Evans eut un petit sourire en coin.

— La torpille et le spécialiste du téléguidage arriveront de Houston vers neuf heures du matin. En quinze minutes la charge atomique sera mise en place. Vous n'aurez plus que la responsabilité de transporter tout cela à cinq kilomètres d'Atomia avant midi !

— Impossible ! déclara catégoriquement Greens. Aucun bâtiment ne peut couvrir cinq cents kilomètres en trois heures !

Beffort sourit.

— C'est là que nous allons assister à une étroite collaboration entre la marine et l'aviation. Partez tout de suite, Greens, sans perdre une minute ! Salem se fait fort de déposer la torpille et le spécialiste sur votre porte-avions en temps utile…

— Rien de plus facile, approuva Salem qui se déridait.

Beffort se leva, consulta sa montre.

— Maintenant, assez palabré. Bonne fin de nuit, messieurs. Nous ne nous reverrons qu'après la destruction d'Atomia !

Les hommes quittèrent le *Georgia* qui appareilla aussitôt et prit la direction du sud.

L'aube se leva, flamboyante, sur l'océan qu'aucun vent n'agitait et le soleil se dégagea lentement de la ligne d'horizon, monta dans le ciel pur comme un gros ballon rouge.

Dans un rayon de cinq cents kilomètres autour d'Atomia, la mer et le ciel étaient vides. Seul, le *Georgia* fonçait vers son but de toute la puissance de ses machines et, même ainsi, l'amiral Greens n'avait pas la certitude qu'il arriverait à temps.

À neuf heures, l'avion de Houston se posa comme prévu sur le terrain de Honokohau, situé sur la côte ouest d'Hawaii, et le spécialiste du téléguidage se trouva en présence de Beffort et de ses amis.

L'homme se nommait Cooper, était grand, décidé, avait jusqu'alors travaillé au centre d'essais spatiaux et contribué à placer plusieurs dizaines de satellites sur orbite. Beffort lui expliqua ce qu'il aurait à faire et le front de Cooper se barra aussitôt de rides soucieuses.

— Tout dépendra de l'état de la mer, dit-il simplement. La torpille est très maniable mais son comportement est fonction quasi automatique des éléments. En cas de tempête, Le Roc serait certainement touché, mais il ne faudrait pas espérer frapper exactement la cible en son centre.

Beffort lança son mégot au loin d'une pichenette rageuse.

— Nous pourrions remettre l'opération ? fit Evans.

— Dangereux ! lâcha Beffort. M^me^ Atomos peut brusquement modifier l'heure de neutralisation, par mesure de sécurité, et nous tomberions à coup sûr dans un réseau de défense infranchissable. Mais pour l'instant, la mer est calme et la météo annonce du beau temps pour toute la matinée. Si par malheur les choses se gâtaient, je crois qu'il faudrait malgré tout aller jusqu'au bout.

Il dévisagea Cooper. Il n'avait jamais eu de contact avec l'Organisation Atomos et, étrangement, c'était lui que le destin venait de désigner pour anéantir Atomia !

À cet instant, le capitaine de corvette Sommer pénétra dans la pièce. C'était lui qui avait contrôlé la route du sous-marin pirate depuis Norfolk jusqu'au Roc, lui qui avait assisté à son passage entre les récifs et sa disparition dans la grotte.

Beffort présenta les deux hommes et dit à Cooper :

— Le capitaine Sommer vous accompagnera et vous donnera les indications nécessaires à la bonne marche de votre entreprise. Nous partirons dans une heure. Je vous laisse décanter le problème.

Suivi d'Akamatsu et de J.E.E., Beffort se rendit à la salle-radio où Witturst et un groupe d'officiers attendaient des nouvelles du *Georgia*. Pour ne pas donner l'éveil à M^me^ Atomos, il avait été décidé que rien ne serait changé aux habitudes de l'aéroport. Faire le silence sur les ondes aurait été de la dernière maladresse. Ainsi, le *Georgia* pouvait émettre en clair, sans trop de crainte d'être particulièrement repéré, et donnait sa position toutes les trente minutes.

— Où est-il ? s'enquit Beffort.

— Encore loin, répondit Witturst avec une grimace. Greens pense qu'il ne sera pas à pied d'œuvre avant treize heures !

Beffort eut un petit sursaut.

— Dites-lui de forcer l'allure ! Il faut absolument qu'il arrive avant la fin de la neutralisation !

— Il ne peut pas aller plus vite…

— Comment est la mer ?

— Un billard. De ce côté il n'y a rien à craindre. Mais Greens insiste pour que l'avion se pose sur son pont le plus tôt possible.

— *Okay*. Faites-lui savoir que nous décollons immédiatement avec le matériel.

Witturst haussa les sourcils.

— Vous êtes aussi de la fête ?

Beffort serra les dents, fouilla dans son portefeuille, exhiba une photographie montrant Soblen tenant Bob par la main, et dit d'une voix sourde :

— De quelle fête voulez-vous parler, Eddy ?

Puis il sortit sans ajouter un mot.

---oOo---

À midi, Atomia n'était toujours pas en vue. Le *Georgia* vibrait dangereusement sous la pression formidable de ses machines et, sur la passerelle arrière, Greens subissait chaque vibration d'une manière douloureuse.

Depuis son départ, le porte-avions filait ses trente-quatre nœuds et c'était pure folie ! Aussi vite qu'un escorteur d'escadre !

L'œil collé à ses jumelles, Beffort demanda :

— Vous ne pouvez vraiment pas forcer l'allure ?

— Non ! aboya Greens, je suis à la limite ! Nous sommes partis trop tard d'Hawaii ! Au lieu de prolonger ma discussion avec Salem, vous auriez dû…

Beffort le planta là, descendit sur le pont. La torpille était parée, ainsi que l'appareil de téléguidage. La mer était toujours d'huile, chacun se tenait à son poste… Paradoxalement, il ne manquait qu'une cible !

Beffort s'approcha de Cooper.

— Lorsque la torpille aura été larguée, combien lui faudra-t-il pour atteindre son but ?

— Entre quatre et cinq minutes, répondit Cooper sans la moindre hésitation.

Il cligna des yeux, puis dit encore :

— Il faudra que le *Georgia* fasse vite pour se mettre hors de portée des radiations !

Soucieux, Beffort opina. À cinq mille mètres de l'épicentre de l'explosion, le porte-avions serait directement sous la menace de la bombe. Certes, tout le monde portait des lunettes et, mis à part les hommes de quart, tout l'équipage était consigné aux postes de repos afin de limiter les risques. Certes, Greens relancerait son navire vers le nord après l'obligatoire arrêt qu'exigeait Cooper pour assurer son tir, mais qui pouvait prévoir ce qui se passerait après l'explosion ?

Le silence qui régnait sur le vaste navire était d'ailleurs significatif. Aucun des hommes présents n'était sûr de sortir vivant de l'aventure…

À midi trente, un cri tomba du poste de vigie :

— Terre en vue ! Droit devant !

Beffort se rua sur la passerelle, braqua ses jumelles sur le point que Greens lui désignait, distingua une masse sombre, déchiquetée, émergeant à peine au-dessus de l'eau. C'était comme un monstre à l'affût, une bête féroce endormie mais dont le réveil pouvait être soudain et terrifiant…

— Nous y serons dans quinze minutes, fit froidement Greens.

Beffort ne commenta point.

Il faudrait encore stopper le navire, préparer la torpille, régler les téléguideurs, ajuster le coup…

Quand tout serait prêt, il ne resterait que quelques minutes avant que ne prenne fin l'heure de neutralisation.

CHAPITRE XIV

À douze heures cinquante-six, la torpille jaillit de son tube, plongea et se mit à filer entre deux eaux. Le *Georgia* vira avec aisance, mit le cap sur le nord et s'éloigna à toute allure tandis que, sur le pont, Cooper et Sommer suivaient la marche de l'engin destructeur qui fonçait vers Le Roc.

À cet instant, M^me^ Atomos sortait à peine d'un profond sommeil. Elle avait fait un rêve étrange. Mie Azusa-Beffort la poursuivait, sous l'aspect d'une lionne et, elle, M^me^ Atomos, était réduite à la taille d'une souris…

M^me^ Atomos se redressa, consulta instinctivement les appareils-témoins. Tout allait bien. Le mur électromagnétique était dressé entre Atomia et le ciel, et toutes les issues étaient toujours hermétiquement verrouillées. En cet instant, seuls M^me^ Atomos et le docteur Minao, ainsi que ses collaborateurs, pouvaient assurer la sécurité de l'île. Cela était relativement facile du fait des moyens de protection existants. Si un engin quelconque s'approchait, il serait instantanément détecté et détruit par les ordinateurs de service.

Néanmoins, comme en toutes choses, rien n'était absolument parfait dans le système défensif de l'île. Ainsi, et sans doute parce que c'était invraisemblable, on n'avait rien prévu contre une attaque sous-marine…

M^me^ Atomos se laissa retomber sur sa couche, caressa machinalement l'ordinateur qu'elle portait en pendentif… et la chose incroyable se produisit !

Un voyant s'alluma sur le tableau d'alarme et une sirène se mit à mugir lugubrement dans la cité endormie. M^me^ Atomos sauta à terre, déclencha les vingt-cinq appareils de télévision, chercha éperdument le danger sur les écrans. Tout d'abord, elle vit un navire, son panache de fumée, mais il était loin, faisait visiblement route vers le nord, ne constituait en tout cas aucun

danger immédiat… Puis, sur un écran relayé par une caméra immergée, elle distingua un objet cylindrique, allongé, et qui venait en un éclair de franchir la passe pratiquée dans les récifs. Sa vitesse était très grande et M^me^ Atomos sentit son sang se glacer dans ses veines.

Quoi qu'elle fasse, elle ne pourrait stopper cet engin !

Un instant, elle espéra qu'il s'écraserait contre l'île, puis une brève image lui révéla que la torpille venait de pénétrer dans la grotte !

Dans deux secondes au plus tard, la torpille atteindrait le bassin et se heurterait au sous-marin…

M^me^ Atomos porta la main à l'ordinateur désintégrant, pressa un minuscule commutateur et disparut comme par enchantement du bureau.

Un cinquième de seconde après, la bombe atomique explosait sous Atomia, et l'île tout entière bondissait vers le ciel en des milliards de fragments constitués de roche, de matériel, de débris humains…

L'onde de choc ébranla le *Georgia* et un souffle brûlant passa en hurlant au-dessus du navire. Puis, un gigantesque champignon s'éleva dans le ciel bleu, roula furieusement, s'étira encore en projetant ses radiations mortelles dans toutes les directions. Mais le *Georgia* était désormais hors de portée et, quand le nuage s'évanouit, Beffort put voir qu'Atomia avait complètement disparu de la surface du Pacifique…

---oOo---

À Savannah, dans une vieille boutique d'antiquités fermée depuis longtemps pour cause de maladie, M^me^ Atomos venait d'être reconstituée par le second ordinateur. La terrible femme se retrouva dans l'ombre protectrice de l'arrière-boutique poussiéreuse, seule, désormais privée de tous pouvoirs particuliers, et disposant d'à peine assez d'argent pour survivre…

Alors, contre toute attente, elle éclata de rire !

---oOo---

Au cours des heures qui suivirent, un détail d'une importance indéniable prouva aux Américains que l'Organisation Atomos avait effectivement été anéantie par l'explosion nucléaire.

À Palm Beach, dans son cercueil de verre, le cadavre du Singe qui, mystérieusement, était demeuré intact après sa mort, se décomposa brusquement et tomba en cendres. Or, M^me^ Atomos avait juré de venir

l'enlever un jour afin de le faire entrer dans son Organisation ! Elle l'avait conservé dans ce but. Aujourd'hui, si le Singe rejoignait enfin dans la mort les victimes de M^me^ Atomos, c'était évidemment que cette dernière avait elle-même cessé de vivre !

Une explosion de joie secoua les États-Unis après l'annonce de cette nouvelle, et l'on fit savoir au monde que Beffort avait enfin remporté son combat contre la sinistre Japonaise.

Cela dura quelques jours, et l'on parla d'autre chose…

Beffort regagna Williamsburg avec Akamatsu et Witturst, se rendit aussitôt à la clinique où Mie poursuivait sa convalescence et demanda à la voir.

Le réceptionniste ouvrit de grands yeux et dit :

— Mais, je ne comprends pas, monsieur Beffort, votre femme a quitté notre établissement le jour même de votre départ pour Hawaii !

Beffort accusa le coup. Akamatsu lui posa la main sur l'épaule et dit :

— Navré, Smith, mais j'avais donné à Mie ma parole que je ne vous parlerai pas avant cet instant. Venez, une lettre de votre femme vous attend poste restante…

Ils remontèrent en voiture, prirent le chemin de la poste centrale et Akamatsu expliqua :

— J'ignore ce que Mie vous dit dans sa lettre, mais je puis maintenant vous révéler les détails de notre conversation.

— Je me doutais que vous me cachiez quelque chose, grogna Beffort.

— Je n'étais pas libre de vous dire la vérité, se défendit Akamatsu. Mie avait fait appel à moi parce qu'elle comptait sur mon amitié et ma discrétion. La trahir eût été un crime.

— *Okay*, je ne vous en veux pas, Yosho. Si vous l'avez fait c'est évidemment parce que vous estimiez bonnes les raisons de ma femme… Que vous a-t-elle demandé ?

Akamatsu vira, stoppa à un feu et attaqua :

— Elle m'a demandé de lui procurer une voiture et un pistolet paralysant. Son idée était de quitter Williamsburg et de disparaître pendant quelque temps pour ne pas être retrouvée par M^me^ Atomos. Elle pensait qu'ainsi la terrible femme finirait par vous oublier. Elle m'a dit textuellement : Vous comprenez, Yosho, j'ai déjà perdu mon fils et je ne veux pas risquer de perdre mon mari…

— Ridicule ! explosa Beffort.

— Oui, et j'ai également pensé que ce n'était qu'un prétexte, mais comment lui refuser ce qu'elle me demandait ?

— Bon sang ! Elle savait pourtant que nous nous préparions à attaquer Atomia ! Je le lui avais dit moi-même ! À ce moment, elle n'a absolument pas réagi. C'était comme si je m'étais adressé à un mur…

Akamatsu redémarra.

— Elle vous a joué la comédie, Smith, car elle était très lucide lorsque je l'ai vue. Je crois qu'elle avait préparé son affaire depuis des semaines, en soupesant soigneusement le pour et le contre. Tout cela découle naturellement de la mort de Bob que ni le F.B.I. ni la force « Dragon Vert » n'ont pu protéger.

— Admettons, fit Beffort avec mauvaise grâce, je comprends que ma femme n'ait plus confiance en moi en ce qui concerne sa protection, mais que compte-t-elle faire ?

Akamatsu secoua négativement la tête.

— Je n'en sais strictement rien, Smith. Je lui ai procuré une voiture, une arme paralysante et un carnet de chèques que j'ai été chercher dans votre maison. Pour en savoir plus vous devrez attendre de lire sa lettre… Cela ne va pas tarder, nous arrivons.

Akamatsu arrêta sa voiture devant la poste et Beffort en descendit. Il traversa le large trottoir, pénétra dans le bâtiment. Une lettre à son nom lui fut remise. Elle était de la main de Mie.

Beffort ne l'ouvrit pas sur-le-champ. Il regagna la voiture et demanda à Akamatsu de le conduire à l'hôtel Motor House. Là, il s'enferma dans sa chambre et décacheta l'enveloppe.

La lettre datait de la veille et avait été expédiée depuis Washington. Mie disait :

Mon chéri,

Vous allez être surpris de mon brusque départ. Veuillez me pardonner de ne pas vous en avoir parlé. Si j'ai agi ainsi, c'est parce que j'étais certaine que vous vous opposeriez à mon projet. Depuis la mort de notre fils, j'ai compris que je ne trouverai pas le repos tant que M^me^ Atomos n'aura pas expié ses crimes. Or, et malgré tous vos efforts, il m'apparaît clairement que vous ne parviendrez pas à la tuer en usant des moyens dont vous disposez actuellement. La force « Dragon Vert » était efficace à sa création,

lorsque M^me^ Atomos ne savait pas encore qui la composait, mais, maintenant, notre ennemie connaît la plupart de ses éléments et peut parer ses coups. Puis, tout ce monde s'agite sans véritable passion, court après M^me^ Atomos comme s'il s'agissait d'un vulgaire malfaiteur, et obéit trop souvent à des ordres contradictoires qui dispersent ses effectifs sur le territoire des États-Unis. Comme preuve, je ne puis vous donner un plus bel exemple que celui qui vient de nous arracher Bob : pendant que vous étiez tous à Boston, M^me^ Atomos faisait tranquillement le nécessaire pour tuer notre enfant !

Bref, tous regrets étant inutiles et vains, j'ai décidé de me lancer personnellement à l'assaut de M^me^ Atomos.

Je sais que la cité Atomia a été détruite, mais je sais aussi que M^me^ Atomos a échappé au désastre. Ne me demandez pas d'où me vient cette certitude car je serai incapable de l'analyser. Il me semble simplement impossible que M^me^ Atomos n'ait pas prévu qu'Atomia pourrait être un jour bombardée, son œuvre détruite, et elle-même menacée de mort violente. Actuellement, vous croyez sans doute avoir remporté une grande victoire. C'est vrai si l'on songe que l'Organisation Atomos est désintégrée et que le monde n'a plus rien à craindre des armes horribles et terrifiantes qui ont failli causer sa perte. Pourtant, rien ne sera réellement terminé tant que M^me^ Atomos sera vivante.

Son génie criminel est tel qu'elle peut très bien parvenir à reconstituer une force qui, sans être aussi importante que l'Organisation, nous poursuivra opiniâtrement jour après jour, et finira fatalement par nous abattre.

Désormais, je me refuse à jouer le rôle de la victime.

Je vais à mon tour passer à l'offensive. Je n'ai sûrement pas votre force, Smith, ni votre habileté, mais je suis femme ! M^me^ Atomos n'a jamais eu à lutter contre une femme mais n'a pas oublié de les utiliser pour accomplir ses sinistres projets, ce qui prouve leur efficacité… Je dispose d'un solide compte en banque, d'une arme redoutable et je suis animée par une inextinguible soif de revanche !

Smith chéri, Miss Atomos vient de renaître ! Elle agira souvent en marge des lois et c'est l'une des raisons qui l'ont poussée à partir sans vous.

Ne la condamnez pas trop vite si elle commet des actes que vous réprouvez. De toute manière, elle est toujours vôtre et vous reviendra lorsque M^me^ Atomos aura cessé de vivre.

Je vous embrasse tendrement.

Et c'était signé Miss Atomos !

Beffort se leva, ouvrit la fenêtre car il manquait d'air et jura un bon coup. Il n'y avait qu'une femme pour avoir des idées pareilles !

CHAPITRE XV

Pendant la semaine qui suivit, Beffort n'eut pas la moindre nouvelle de sa femme. Maintenant, il avait regagné son vieil appartement de Washington, et attendait en se rongeant les ongles. Un avis de recherches avait été lancé par J.E.E., mais Mie Azusa (pardon : Miss Atomos) paraissait s'être volatilisée…

On était en décembre et Washington reposait sous la neige lorsque Beffort apprit que sa femme avait retiré une importante somme de son compte bancaire. Il fila voir Evans.

— Mie est à Savannah ! annonça-t-il d'entrée.

Il tendit à Evans l'avis de retrait.

— Elle y était voici trois jours, rectifia le chef du F.B.I., c'est différent !

Il rendit le papier et dit :

— À votre place, Smith, je ne me ferais pas de souci. Votre femme est encore sous le choc de la mort de Bob. Dans quelque temps, elle va s'apercevoir que son comportement est démentiel et rentrera tout bonnement ici !

Puis, brusquement, il se contracta et murmura :

— Mais, n'est-ce pas à Savannah que M^me^ Atomos possédait un magasin d'antiquités ?

Beffort grimaça, s'assit sur le bord du bureau.

— Vous finissez par comprendre, Evans, bravo ! Mie ne s'est pas lancée dans cette aventure à la légère ! Elle s'est souvenue de ce refuge et a été voir si M^me^ Atomos ne s'y cachait pas… Nom d'un chien ! Pour qu'elle prenne toute cette peine, il faut bien qu'elle soit persuadée que notre ennemie est saine et sauve ! Finalement, je me demande si elle n'a pas raison ?

Evans haussa les épaules.

— Atomia a été désintégrée et toutes les suppositions sont permises en ce qui concerne ceux qui l'occupaient. Il se peut que M^me^ Atomos ne soit plus rien, mais il se peut également qu'elle ait échappé à la catastrophe. Les paris sont ouverts, Smith ! Personnellement, je crois en sa mort. Telle que je la connais, il y a belle lurette qu'elle nous aurait donné de ses nouvelles si elle était vivante, ne serait-ce que pour nous narguer !

Il fit une pause, vit le visage préoccupé de Beffort, et dit :

— Maintenant, si vous n'êtes pas tranquille, vous pouvez toujours faire un saut à Savannah aux frais du service…

— Merci, fit Beffort, je n'attendais que ça !

Il sortit du bureau en trombe, fonça chez lui prendre un bagage et se rendit en vitesse à l'aéroport.

---oOo---

À Savannah, le magasin était fermé. Beffort le fit ouvrir par le directeur du F.B.I. local, pénétra seul dans le réduit. L'endroit sentait le moisi et des toiles d'araignées pendaient au plafond et s'étiraient entre les vieux objets à la valeur discutable.

En revanche, dans l'arrière-boutique, sur une table propre comme un sou neuf, Beffort tomba en arrêt devant deux feuilles de papier arrachées d'un même bloc, mais couvertes de deux écritures différentes.

Le premier billet disait : *« Trop tard, monsieur Beffort »* et était signé de la main et du nom de M^me^ Atomos.

L'autre message était de la main de Mie :

« Vous voyez, Smith, que je ne m'étais pas trompée ? »

Beffort se laissa tomber sur un siège, jambes sciées. Sa femme était devenue folle ou épouvantablement téméraire !

Elle pensait rejoindre M^me^ Atomos et l'étendre pour le compte, mais c'était le contraire qui risquait de se produire ! M^me^ Atomos était le mal personnifié. Elle s'apercevrait vite que Mie la pistait et ferait le nécessaire pour en être à jamais débarrassée. Miss Atomos contre M^me^ Atomos. Invraisemblable !

Liquéfié, Beffort quitta le magasin et reprit l'avion pour Washington. Déjà, il se sentait dépassé par les événements.

Huit jours plus tard, une lettre postée de Crescent City tomba sur le bureau de J.E.E. Comme elle ne lui était pas destinée, mais au nom de

Beffort, il la confia à une secrétaire qui la mit dans la corbeille du G'man.

Beffort arriva au bureau à neuf heures trente. Il dormait mal, remuait énormément dans son lit, ne parvenait à s'endormir qu'à l'aube naissante. Il s'inquiétait pour Mie que la police ne parvenait toujours pas à retrouver, craignait par-dessus tout qu'on ne découvre son cadavre en quelque terrain vague…

Il ouvrit la lettre machinalement, sans prêter une attention particulière à l'enveloppe tapée à la machine. Mais il sursauta littéralement en reconnaissant l'écriture inimitable de M^me^ Atomos… De Savannah, celle-ci avait donc traversé les États-Unis d'est en ouest, ce qui signifiait qu'elle disposait quand même de certaines ressources et qu'elle s'apprêtait probablement à reprendre ses crimes !

Beffort lut :

Monsieur Beffort, je pense que ma lettre ne vous surprendra pas trop, car vous avez certainement pris connaissance de mon petit mot de Savannah.

Aujourd'hui, je suis à Crescent City, demain je serai ailleurs, insaisissable, et profitant de ces agréables déplacements pour arrondir mon trésor de guerre ! C'est la première fois que je me mêle d'aussi près à la vie de vos compatriotes et j'avoue que l'expérience est passionnante.

Jamais je n'avais imaginé qu'un peuple aussi riche soit en même temps d'une crédulité aussi désarmante ! Depuis que Atomia n'existe plus, j'ai déjà réussi à voler aux Américains plus de quatre mille dollars ! Il est vrai que je n'hésite pas à tuer si cela est indispensable ! Et cela est presque toujours indispensable… Je poursuis ma vengeance à une échelle plus réduite, certes, mais ce n'est qu'une occupation temporaire.

Dans un mois ou deux, je pense être en mesure de reprendre mon action contre les États-Unis. Je sais que c'est une nouvelle sidérante ! Certes, il ne s'agira plus pour moi d'utiliser le rayon désintégrateur, ni le rayon paralysant, ni même le mur électromagnétique !

Croyez bien que je le déplore, car ces petits gadgets faisaient ma joie !

Néanmoins, j'arriverai à une certaine puissance de feu en employant les méthodes dites conventionnelles. Vous savez, on tue très bien avec les vieilles recettes de grand-maman… Voyez-vous, dans un certain sens, il ne me déplaît pas d'être obligée de recourir aux anciennes méthodes. Je me rouillais un peu au milieu de tout cet arsenal ultramoderne qui me donnait

la sensation débilitante d'être au faîte de ma puissance et de ne rien pouvoir inventer de nouveau !

En fait, la tâche était trop facile. Il me suffisait d'appuyer sur un bouton pour effacer les États-Unis de la carte du Monde, et c'est pourquoi je ne m'y suis jamais résolue.

Maintenant, tout sera beaucoup plus intéressant en raison des complications que je vais rencontrer pour parachever ma vengeance. Mais, si les méthodes vont changer, le slogan demeure le même, monsieur Beffort : Hiroshima, Nagasaki ! Avec les compliments de M^me^ Atomos !

En vous souhaitant à vous et à votre femme une mort rapide et particulièrement atroce !

Beffort relut la lettre trois ou quatre fois.

L'affaire « Atomos » prenait une allure étrange, tout à fait inattendue, et nul ne pouvait dire comment se déroulerait la suite des événements…

En tout cas, Beffort croyait dur comme fer que le titre qu'utiliseraient les quotidiens serait le suivant : *Miss Atomos contre M^me^ Atomos* !

FIN

Revu et corrigé en mars 2016

1 Voir : *M^me^ Atomos prolonge la vie*. Même auteur, même collection.

2 Quantico, en Virginie, abrite la base des fusiliers marins où sont également formés les agents du F.B.I.